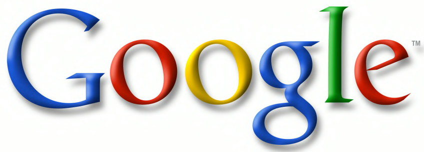
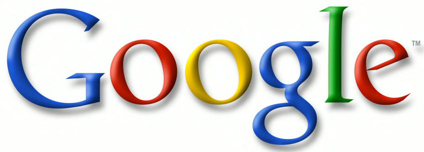
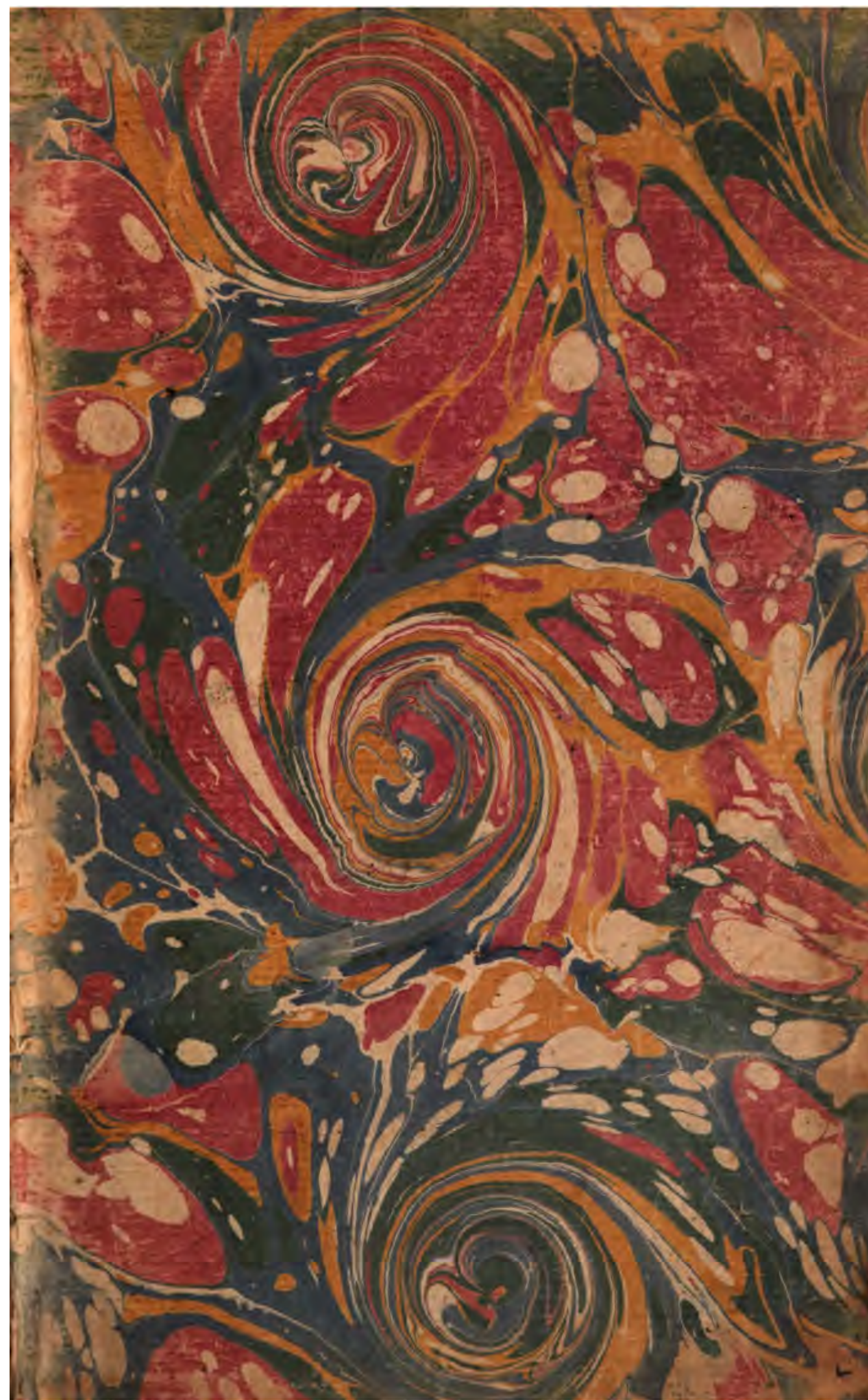




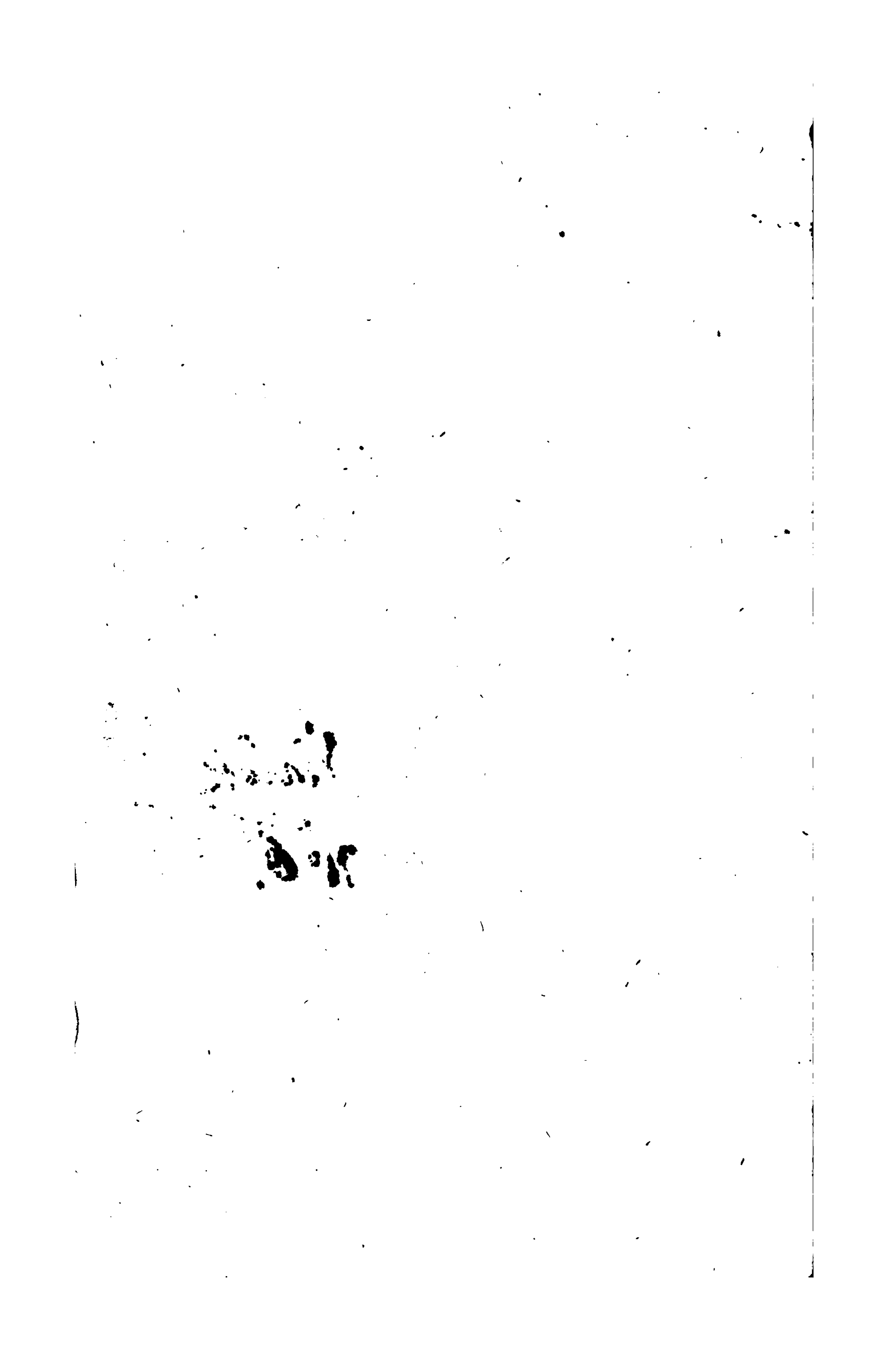



SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
CHRISTO ECCLESIAE
VE
RI
TAS





HISTOIRE
DU
NAUFRAGE ET DE LA CAPTIVITÉ
DE
M. DE BRISSON.



HISTOIRE

DU NAUFRAGE

ET

DE LA CAPTIVITÉ

DE M. Pierre Raymond DE BRISSON,

Officier de l'Adminiſtration des Colonies;

Avec la deſcription des déſerts d'Afrique, depuis le Sénégal juſqu'à Maroc.

Fœlix qui patriis ævum tranſegit in agris;
Illum non vario traxit fortuna tumultu.



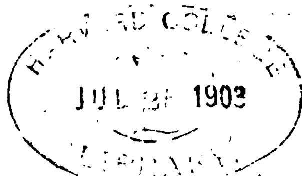
A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

Et ſe trouve à PARIS,

Chez ROYEZ, Libraire, quai des Auguſtins.

1789.


JUL 31 1903

AVANT-PROPOS.

Je plains tout homme qui eſt dans le cas de parler de lui-même, & cependant j'écris l'hiſtoire de mon naufrage & de ma captivité! On reconnoîtra facilement, à la ſimplicité de mon ſtyle, & à ma foible diction, combien je ſuis loin de prétendre à la réputation d'auteur: je recherche tout auſſi peu la triſte conſolation d'entendre gémir ſur mon ſort. Le lecteur impartial, & ami de l'humanité, ſaura rendre juſtice à mes intentions; il ſentira que j'ai dû croire néceſſaire de publier cette hiſtoire pour prévenir des malheurs ſemblables aux miens. Puiſſé-je y réuſſir! puiſſé-je, en donnant une idée vraie de la foibleſſe d'un Prince trop redouté, empêcher les Puiſſances de l'Europe de lui fournir les moyens de

nuire à leurs ſujets & à leur commerce. Au reſte, je me contenterai de rapporter les faits, & de rendre compte de ce que j'ai obſervé ; je laiſſerai à ceux qui me liront le ſoin de faire des réflexions, que l'on pourroit croire dictées par l'aigreur, ſi je me les permettois moi-même.

On ſera peut-être étonné de ne voir paroître cet ouvrage qu'en 1789 ; c'eſt-à-dire, plus de deux ans après la fin de ma captivité...... Apprenez donc, mon cher lecteur, que je finiſſois à peine ma quarantaine à Cadix, & que je n'avois encore revu ni ma patrie, ni une épouſe tendre & reſpectable que j'adore, lorſque j'écrivis à M. le Maréchal de Caſtries, Miniſtre de la Marine, que j'attendois ſes ordres pour me rendre au Sénégal ; & que, chargé d'une nouvelle miſſion, je

me suis rembarqué au Havre-de-Grâce le 6 Mai 1787. Cette fois j'ai eu le bonheur d'arriver sans accident à l'Isle St. Louis, où je reçus une visite trop intéressante pour ne pas en faire ici mention.

M. Sparrmann, Docteur en Médecine & Professeur d'histoire naturelle, déjà connu par ses voyages avec le célèbre Capitaine Cook, se présenta un jour chez moi au Sénégal, avec M. Wadstrom son compatriote. Ces deux illustres étrangers, après s'être fait connoître, me dirent qu'ils étoient venus de Gorrée dans le seul dessein de conférer avec moi, & pour me prier, de leur donner des instructions sur le pays que j'avois parcouru en Arabie, & de leur faciliter les moyens de se rendre du Sénégal à Maroc, en traversant les déserts

encouragé à rédiger & à publier cette hiſtoire, qui, j'oſe le dire, ne m'eſt dictée que par la vérité, le patriotiſme & l'humanité.

Oh ! vous, qui ſans doute avez verſé des larmes ſur les malheurs imaginaires de Cleveland, combien n'en donnerez-vous pas aux ſouffrances trop réelles de l'infortuné de Briſſon ! . . . .





HISTOIRE
DU NAUFRAGE
ET
DE LA CAPTIVITÉ
De M. de Brisson.



Mes voyages en Afrique m'avoient déjà coûté bien des peines, des chagrins & des pertes, lorſqu'au mois de Juin 1785 je reçus ordre de M. le Maréchal de Caſtries, Miniſtre & Secrétaire d'Etat au département de la Marine, de m'embarquer pour l'isle St. Louis du Sénégal, ſur le

navire la Ste. Catherine, Capitaine Le Turc, celui qui, pendant la dernière guerre, s'étoit fait une ſi grande réputation en commandant le Fleſſinguois.

Après avoir reconnu toutes les terres, depuis les côtes de France juſqu'aux Canaries, nous paſsâmes entre ces isles & celle de Palme, le 10 Juillet ſuivant, ſur les trois heures après midi.

Avant notre départ de France, j'avois èu ſoin de prévenir le Capitaine du danger auquel on eſt expoſé ſur ces parages par la violence des courans. Je lui obſervai que toutes les fois que je m'y étois trouvé, j'avois riſqué d'être affalé ſur les côtes de Barbarie. Cet avis, dicté par l'expérience, auroit dû exciter toute l'attention du ſieur Le Turc ; je le lui renouvelai au moment où je m'apperçus que la mer commençoit à prendre une teinte plus claire. Je lui demandai s'il ne ſe propoſoit point de faire jeter la ſonde. « Que craignez-vous,

„ me répondit-il ; la terre ? Nous en sommes à plus de quatre-vingt lieues. „

Qu'il me soit permis de me récrier ici contre l'amour-propre & la confiance démesurés des Capitaines de navires marchands, & surtout de ceux qui ont fait la course. Quelqu'important que puisse être un avis, ils ne veulent jamais y avoir égard, & quelque soit le danger dont ils sont menacés, ils comptent tellement sur leur habileté, qu'ils aiment mieux avoir à réparer le mal, que de le prévenir.

Le second Capitaine me fit à-peu-près la même réponse : hélas ! ils ne tardèrent guères à reconnoître combien mes craintes étoient fondées !

A minuit je fus réveillé par la force des élans du navire : dans l'idée que nous étions sur un fond, je montai aussitôt sur le pont. Quelle fut ma surprise lorsque j'apperçus une espèce d'anse formée par des rochers. Tout l'équipage étoit cepen-

dant plongé dans le ſommeil. J'éveillai promptement tout le monde. Sauvez-vous, m'écriai-je, nous touchons terre. Le Capitaine arrive tout allarmé : dans ſa frayeur, que ſes officiers partagent, il commande de gouverner vers l'écueil. Le bâtiment, ainſi dirigé, & entraîné d'ailleurs par la force des courans, frappe trois fois contre le ſable, & reſte enfin immobile.

Tout-à-coup un bruit épouvantable ſe fait entendre ; la mâture eſt ébranlée ; les voiles agitées avec violence ſe déchirent en lambeaux ; la terreur devient générale ; les cris des matelots ſe mêlent au bruit horrible d'une mer mugiſſante, qui ſemble s'irriter de voir ſa courſe arrêtée entre les rochers & le vaiſſeau qu'elle eſt au moment d'entr'ouvrir. La conſternation eſt ſi grande que perſonne ne penſe à ſe ſauver. Oh ! ma femme ! oh mes enfans ! s'écrient les uns & les autres en levant les mains vers le ciel : cependant à coups de haches on

abat

abat la mâture pour tâcher de relever le navire, soins superflus, la chambre est déjà pleine d'eau.

Dans cet état funeste, je m'approchai du Capitaine qui, dans son trouble, ne peut s'arrêter à aucun parti. Il y avoit dix-huit mois que le capitaine Carsin avoit éprouvé le même accident près du Cap-Blanc; dans son désespoir, il avoit causé la perte de plusieurs malheureux en se brûlant la cervelle: je craignois que le sieur Le Turc n'en fît autant, & ne vint à nous manquer; je l'exhortai à la patience, je cherchai à ranimer son courage, mais en vain. Nous étions perdus sans ressources, si le sieur Yan, premier sous-lieutenant, M. Suret, passager, trois matelots Anglois, & quelques autres, animés par mon exemple, ne m'eussent aidé à mettre la chaloupe à la mer, & à empêcher ensuite qu'elle ne fut ou brisée contre le bâtiment ou submergée. Nous fûmes contrains de lutter

ainſi pendant toute la nuit contre une mer en furie, afin, dès que le jour paroîtroit, de pouvoir aborder ſur le rivage, en évitant les rochers qui l'environnoient de toutes parts.

Toutes ces précautions étant priſes, je criai qu'on nous jetât des cordages pour amarrer notre embarquation, afin qu'on pût la retirer vers le bâtiment en cas que nous euſſions le bonheur d'arriver à bon port. Le Capitaine, le Second, & les trois quarts de l'équipage n'ayant pas oſé s'expoſer les premiers, ce parti étoit le ſeul qui reſtât à prendre pour les ſauver.

A peine eut-on donné deux coups d'avirons, que le flux & reflux les arrachèrent des mains des rameurs, la chaloupe fut renverſée, les flots nous diſpersèrent & nous jetèrent ſur une plage, tous à l'exception du ſieur Devoiſe, frère du Conſul de Tripoli en Syrie. Je m'élançai à la mer, & je fus aſſez heureux, dans

ce moment, pour l'enlever à la mort.

Les infortunés qui étoient resté à bord du navire n'attendoient plus aucun secours de nous : je ne tardai point à faire renaître l'espérance dans leurs ames, en me jetant à la mer, accompagné du sieur Yan, dont le zèle m'a toujours secondé. Il sut engager les autres à se joindre à nous pour tâcher de remettre la chaloupe à flot. Nous y parvînmes avec beaucoup de peine; mais que nous nous en trouvâmes bien recompensés, quand nous eûmes mis à terre le reste de l'équipage! cependant nous n'échapâmes à ce premier danger, que pour devenir les victimes d'un second bien plus affreux.

Je demandai au Capitaine à quelle distance il se croyoit du Sénégal; mais je ne fus point satisfait de sa réponse. Ne sachant donc point quelle route je devois suivre, je prévins mes camarades d'infortune, que je ne pouvois guères me flatter

de les conduire dans quelques bourgades de la tribu de Trargea, où je pourrois espérer d'être reconnu par quelqu'Arabe avec qui j'aurois eu des relations à l'Isle St. Louis du Sénégal. « Dans ce cas notre » captivité, leur dis-je, seroit moins longue » & moins rigoureuse. Je crains de rencon- » trer des hordes de la tribu des Ouadelims » & des Labdesseba qui vivent en vrais » sauvages, toujours errans dans les déserts, » peuple féroce qui ne se nourrit que de » lait de chameaux.

A peine donc fûmes-nous débarqués que j'engageai mes compagnons à monter sur les rochers, pour découvrir sur quelles terres la providence nous avoit jetés. Parvenus au sommet, nous apperçûmes une plaine immense, couverte d'un sable blanc, à travers lequel serpentoient quelques plantes assez ressemblantes aux branches du corail. Ces plantes portent une petite graine de la même couleur & à-peu-près de la même

forme que celle de la moutarde ; les Arabes l'appellent *Avezoud*, ils la récoltent & en font une pâte dont ils se régalent. Dans le lointain on découvroit des côteaux qui, étant couverts d'une espèce de fougère sauvage, ressembloient à une vaste forêt.

En marchant vers ces côteaux, je trouvai sous mes pieds du fumier de chameaux, & bientôt j'en découvris plusieurs qui paissoient çà & là. Il n'y avoit donc plus à douter que ce canton ne fût habité, & cette découverte nous tranquillisa un peu ; car, sans savoir quel étoit le peuple parmi lequel nous nous trouvions, il étoit d'autant plus heureux pour nous d'approcher de quelque bourgade, que la faim qui commençoit à nous presser, auroit pu occasionner entre nous des cruautés inouies. Je savois mieux que tout autre ce que nous avions à en craindre, & bien plus encore de la soif.

Je m'occupois de cette triste réflexion,

quand j'apperçus dans le lointain des enfans qui s'empressoient de rassembler des troupeaux de chèvres, pour les chasser devant eux. J'en conclus que nous avions été découverts, & que notre présence avoit causé quelque frayeur. Les cris de ces enfans portèrent l'allarme dans les camps les plus voisins, & bientôt les habitans vinrent à notre rencontre; dès qu'ils nous eurent reconnus ils se séparèrent, se mirent à sauter, & à bondir sur le sable; ils se couvrirent le visage avec les mains & poussèrent des cris épouvantables, des hurlemens affreux: il n'en fallut pas davantage pour nous faire penser que cette peuplade connoissoit peu les figures Européennes. Leurs gestes & la manœuvre qu'ils firent pour nous investir ne nous présagèrent rien de bon. Je dis donc à mes camarades d'infortune de ne point se diviser, & de marcher en ordre jusqu'à ce que je fusse à portée de me faire entendre. Dans mes

précédens voyages au Sénégal, j'avois appris quelques mots d'Arabe, dont j'efpérois tirer un bon parti dans cette occafion. Je commençai par mettre, en forme de pavillon, un mouchoir blanc au bout de ma canne: peut-être, penfai-je, auront-ils quelque connoiffance de ce fignal, furtout s'il s'en trouve parmi eux qui aient été au Sénégal; ou, s'ils ont jamais vu quelque navire fur leurs côtes, ils nous reconnoîtront pour des Français malheureux, qu'un naufrage a jetés fur cette rive.

Quand nous fûmes rapprochés des fauvages, quelques-uns de nos camarades, entr'autres le premier & le fecond Lieutenant fe difpersèrent; ils furent auffitôt enveloppés & faifis au collet. Ce ne fut qu'en ce moment que, les rayons du foleil réfléchiffant fur l'acier poli de leurs poignards, nous reconnûmes qu'ils étoient armés; car jufques-là ne m'en étant point apperçu, je m'étois avancé fans crainte. Les deux malheureux qui avoient

été enlevés ne reparoiſſant plus, quelques ſoins que je priſſe pour arrêter quelque temps les autres, mes efforts furent vains, la frayeur s'empara d'eux; ils pouſsèrent tous unaniment des cris de déſeſpoir, & ſe débandèreut. Les Arabes, armés de grands coutelas & de petites maſſues, fondirent ſur eux avec une férocité incroyable; bientôt je vis les uns bleſſés, & les autres dépouillés & nuds, étendus preſqu'expirans ſur le ſable.

Au milieu de cet affreux maſſacre, j'apperçus un Arabe ſans armes. A ſon coſtume je le pris pour un de ceux qui avoient accompagné le prince Allicoury, dans une viſite qu'il m'avoit autrefois rendue à l'Isle St. Louis, & je courus auſſitôt me jeter dans ſes bras; mais après m'avoir examiné quelque temps, il lança ſur moi, ſur le ſieur Devoiſe, le ſecond du navire & cinq autres de mes camarades qui ne m'avoient jamais quitté, un regard de

mépris qui ne nous annonça que trop que nous n'étions pas moins malheureux que les autres : il me prit la main, la regarda avec attention, en compta les doigts, paſſa la ſienne dans le creux de la mienne en faiſant pluſieurs mouvemens de tête, puis il me demanda : qui es-tu? que viens-tu faire ici? comment y es-tu parvenu? Je traçai ſur le ſable la forme d'un navire; & avec le ſecours du peu de mots Arabes que je ſavois, & de mes geſtes, je parvins à lui faire entendre que je réclamois ſon aſſiſtance pour nous faire conduire vers le lieu de notre deſtinée; j'ajoutai que j'avois ſur moi de quoi le récompenſer de ſes peines, & il me parut mieux comprendre ce dernier article que les précédens, car auſſitôt il entrelaça ſes doigts dans les miens, pour m'annoncer que de ce moment nous devenions étroitement liés, & ſur le champ il me dit de lui remettre les effets dont je venois de lui parler. Je lui

donnai donc deux très-belles montres, dont une à répétition, avec leurs chaînes & une boucle de col en or, deux paires de boucles d'argent, une bague enrichie de brillans, un gobelet & un couvert d'argent, & enfin deux cent vingt livres en espèces. Je crus remarquer que si les bijoux lui avoient fait plaisir, l'argent lui en fit encore bien plus. Il cacha précieusement & surtout très-mystérieusement son trésor dans sa chemise qui étoit bleue, en me promettant de ne point m'abandonner. La précaution que j'avois prise de sauver ces bijoux, dans l'espérance de gagner la bienveillance de celui entre les mains de qui je tomberois, fut pour moi une source presqu'inépuisable de chagrins.

Dès que mon Arabe eut mit son petit butin en sûreté, il me demanda de quel côté nous avions fait naufrage; je le lui indiquai, & aussitôt il appela quelques-uns des siens pour leur dire de le suivre. A la

manière dont ils l'abordèrent, je reconnus que mon protecteur étoit un homme de considération : en effet, c'étoit leur Prêtre, qu'ils nomment *Talbe.*

Arrivés sur le bord de la mer, ils commencèrent à pousser de grands cris de joie ; mais la jalousie qu'on lisoit sur leurs visages, ne tarda pas à diviser les esprits. Ils voulurent nous envoyer à la nage pour retirer du bâtiment tout ce qu'il seroit possible d'en sauver ; mais nous nous en défendîmes tous, en disant que nous ne savions pas nager, & ils furent obligés d'y aller eux-mêmes : mais combien ceux qui restèrent sur le rivage ne firent-ils pas éclater leur crainte de ne pas avoir autant que les autres qui s'étoient mis à la nage ! les femmes surtout se portèrent à des excès.

Cependant la nouvelle de notre naufrage s'étoit déjà répandue dans la contrée. De toutes parts on voyoit accourir des sauvages avides, dont le nombre devoit nécessaire-

ment exciter la jaloufie; ils en vinrent bientôt aux mains, & plufieurs y perdirent la vie. Les femmes furieufes de ne pas pouvoir piller le navire fe jetèrent fur nous, & nous arrachèrent le peu de vêtemens qui nous reftoient : elles s'attachèrent principalement aux miens que j'avois confervés, & qui leur parurent mériter quelque préférence.

Mon maître, qui n'étoit rien moins que guerrier, & qui s'appercevoit que le nombre des Arabes augmentoit d'un inftant à l'autre, appela deux de fes amis, qu'il s'affocia fort adroitement à la poffeffion de douze naufragés qui s'étoient donnés à lui. C'étoit le meilleur moyen de fe créer un parti, & de conferver la portion qu'il s'étoit réfervée. Après avoir pris avec eux les arrangemens convenables, tant pour le partage de ce que l'on avoit déjà retiré du navire, que pour celui des efclaves qu'il avoit faits, il s'éloigna de la foule pour

nous mettre à couvert de toute insulte. Ce fut dans une misérable cabane couverte de mousse, éloignée de plus d'une lieue la mer que nous fûmes logés, ou plutôt entassés les uns sur les autres.

Le premier soin de notre patron fut de nous bien visiter, dans la crainte que nous n'eussions caché quelque chose. Malheureusement pour eux, mes camarades ne lui avoient rien pu réserver, de manière que dans son humeur il les traita sans aucun ménagement. Il leur ôta jusqu'à leur chemise & leur mouchoir, en leur faisant entendre que s'il ne le faisoit pas lui-même, d'autres le feroient. Il voulut en venir avec moi aux mêmes extrêmités, mais je lui observai que je lui avois déjà assez donné, & il me laissa tranquille.

Je ne savois pas encore dans quelle tribu nous nous trouvions; dans le dessein de m'en informer, je m'adressai à notre maître, & j'eus avec lui, tant de bouche

que par ſignes, la converſation ſuivante.
„ Quel eſt ton nom, celui de ta tribu, &
„ pourquoi as-tu ſui les eſcouades qui ſe
„ ſont avancées ſur le bord de la mer? —
„ Mon nom eſt Sidy Mahammet del Zouze,
„ ma tribu eſt celle de Labdeſſeba, & j'ai
„ ſui les Ouadelims, parce que nous ne vivons
„ pas bien avec eux. Mais toi, comment te
„ nommes-tu? es-tu frère de ces gens-là? „
(en me montrant mes camarades). Je répondis à ſes queſtions; mais je fus bien affligé d'apprendre que nous étions tombés entre les mains des plus féroces d'entre les habitans des déſerts de l'Arabie. Je prévis dès-lors que nous n'aurions que des peines & des chagrins à eſſuyer juſqu'au moment où nous ſerions délivrés..... Eh! comment l'être? hélas! je n'oſois preſque plus m'en flatter.

Mes craintes n'étoient que trop bien fondées. Mon maître, après avoir enterré dans le ſable le petit tréſor dont je venois

de l'enrichir, retourna ſur le bord de la mer pour voir ce qui lui revenoit du pillage du navire. Pendant ſon abſence, une troupe d'Ouadélims vient aſſiéger notre retraite. Ils pillent, ils ſaccagent, ils renverſent tout, ils nous ſaiſiſſent, les uns par la gorge, d'autres par les cheveux; deux d'entr'eux s'avancent vers moi, me prennent par les bras, & me tirent tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le peu de hardes qui me reſtent deviennent l'objet de leur fureur jalouſe. D'autres encore accourent, m'entourent, m'enlèvent, me traînent à l'écart; & après m'avoir arraché ma chemiſe & mon mouchoir de col, ils me pouſſent juſques derrière des monceaux de ſable. Là, ils commettent toutes ſortes d'outrages ſur ma perſonne, je crois que c'eſt fait de moi, & que je vais expirer ſous leurs coups; les cordes que l'on prépare pour me lier ſemblent m'annoncer mon heure dernière. J'étois dans cette cruelle perplexité lorſqu'un

de ceux que mon maître s'étoit associés accourt tout hors d'haleine. « Arrêtez, „ s'écrie-t-il, vous avez commis dans la „ cabane de Sidy Mahammet notre *Talbe* „ des atrocités inouies. Non contens de lui „ enlever cet esclave, dans votre fureur „ vous avez foulé aux pieds les livres sacrés „ de la religion; le Prêtre, indigné de l'in- „ décence de votre conduite sacrilège, a „ demandé que les vieillards des deux „ partis s'assemblassent pour juger les coupa- „ bles en plein conseil. Croyez-moi, rendez- „ lui son esclave, c'est le seul moyen d'ap- „ paiser sa colère, & d'en prévenir les „ suites. (1) „ Cette menace produisit tout l'effet qu'en attendoit l'envoyé de Mahammed. Je fus remis entre ses mains par ceux qui m'avoient traité si cruellement

(1) Je ne savois pas encore bien l'arabe pour entendre ce discours, & plusieurs autres que je citerai; mais quand j'ai été plus instruit, je me les suis fait répéter par mon maître.

après

après m'avoir féparé de mes camarades. Il m'emmena auffitôt pour me livrer à de nouveaux tourmens.

Nouegem, c'étoit le nom de celui qui venoit de me délivrer, me conduifit auffitôt au lieu où le confeil étoit affemblé; dès qu'il m'eut préfenté, il dit : « Voici l'ef-
„ clave de Sidy Mahammet, je l'ai fuivi
„ pendant toute la journée pour ne pas
„ le perdre de vue; après bien des fati-
„ gues & des dangers, je l'ai retiré d'entre
„ les mains de ceux qui l'avoient enlevé.
„ Je demande pour prix de mes foins qu'il
„ faffe partie des efclaves qui doivent m'ap-
„ partenir. J'ai d'autant plus de droits fur
„ lui que je l'ai vu remettre à fon maître
„ des effets en grande quantité, & qui
„ m'ont paru très-précieux. „ Auffitôt je vis une troupe de femmes & d'enfans s'affembler autour de moi. Ils me confidérèrent avec attention, & s'écrièrent tous à la fois; *Es Rey!*

Sidy Mahammet, furieux de ce que Nouegem venoit de révéler au ſujet de ſon tréſor & des prétentions qu'il avoit oſé annoncer, jette ſur lui un regard de mépris, un regard foudroyant de colère, & auſſitôt il dit : « Que ce chrétien ſoit „ Rey ou non, il m'appartient ; il eſt venu „ de lui-même ſe jeter dans mes bras, je „ lui ai promis de le protéger & de le „ conduire au prince Allicoury. Je lui en ai „ donné ma parole, & j'eſpère que le „ tribunal ſaura faire une diſtinction en „ faveur de mes droits, entre un homme „ de mon caractère & un Nouegem, qui „ mériteroit que je le puniſſe ſévèrement... „ Que l'on juge par ce diſcours de l'orgueil des prêtres Arabes.

« Puiſque tu le prétends ainſi, lui ré- „ pond auſſitôt l'Arabe, ton eſclave ne pou- „ vant être à moi, il va périr de ma main. „ En achevant ces mots, il tire ſon poignard pour m'en frapper. J'étois tremblant ſous

le glaive menaçant de ce barbare ; mais mon maître, sans perdre de temps, jette sur moi une espèce de chapelet (1) d'une longueur incroyable ; puis il prend un petit livre qui pendoit à sa ceinture : au même instant les femmes se précipitent vers moi, & m'enlèvent des mains de Nouegem, pour me remettre entre celles du prêtre courroucé, tant elles redoutoient qu'il ne lançât un anathême contre son adversaire. Le conseil en corps approuva l'acte d'autorité du Talbe. On rit beaucoup de la conduite des femmes à laquelle cependant on applaudit.

A quelques pas du lieu où cette scène venoit de se passer, je retrouvai mes camarades que j'avois désespéré de jamais revoir. Mais, grand Dieu! dans quel état les trouvai-je! déjà ils avoient commencé à sentir

(1) Les Talbes portent un long cordon auquel sont enfilées 115 petites boules noires. Ils s'en servent comme les Catholiques font des chapelets.

les premières horreurs de la faim. Ils n'avoient point mangé depuis deux jours. Je n'étois pas moins épuisé qu'eux, mais la crise dans laquelle je m'étois trouvé avoit tellement agité mes esprits, que j'en avois comme perdu la faculté de sentir le besoin qui me pressoit.

Lorsque, devenu plus tranquille, je réfléchis sur le danger auquel j'avois eu le bonheur d'échapper, mon ame fut tellement émue que je ne pus retenir mes larmes. Je cherchai à dérober à tous les yeux ce témoignage de ma sensibilité & de ma douleur. Mais quelques femmes s'en étant apperçues, au lieu d'être touchées de compassion, elles me jettèrent du sable dans les yeux, pour sécher, disoient-elles, mes paupières. Heureusement la nuit, en me dérobant à leur vue, me sauva de la rage de ces monstres.

Il y avoit déjà trois jours que nous étions esclaves, & nous n'avions encore eu pour toute nourriture qu'un peu de farine, moins

corrompue par les eaux de la mer que par le mêlange d'une farine d'orge, long-temps conſervée dans des peaux de bouc; encore ce mauvais repas fut-il interrompu par des cris d'allarme que nous entendîmes à quelque diſtance.

Un des amis de Sidy Mahammet accourut vers lui pour lui recommander de ſe cacher au plus vîte, attendu que les Ouadelims arrivoient de toutes parts pour leur enlever leur capture. « Fuyez avec vos „ eſclaves, lui dit-il, tandis que je vais „ raſſembler quelques-uns des nôtres; & „ à la pointe du jour, nous nous mettrons „ en marche pour regagner notre habita- „ tion. „ J'ai ſu depuis que les Arabes de la Tribu de Labdeſſeba ne s'étoient rendus ſur les bords de la mer que trois jours avant notre naufrage pour y ramaſſer des graines ſauvages pour faire ſubſiſter leurs familles. On convint du lieu du rendez-vous; puis nous fûmes nous cacher der-

rière des monticules de fable, où nous reftâmes jufqu'à ce que quelques Arabes d'une autre Tribu, mais auffi intéreffés à conferver leur pillage, fuffent venus fe joindre à nous, & renforcer notre troupe. Un guide, qui nous avoit dévancés, avoit placé de-diftance en diftance de petites pyramides de pierres pour nous indiquer le chemin que nous devions tenir, & pour prévenir que nous n'allaffions tomber au milieu de quelque Bourgade ennemie, & furtout celles des Ouadelims. Au refte, ces peuples font fi avides, qu'amis ou ennemis, ils ne font guères moins à craindre les uns que les autres. A la pointe du jour, tous ceux qui avoient des efclaves Chrétiens, s'étant joints à nous, on fe mit en marche pour gagner l'intérieur des terres où réfidoient les familles de nos maîtres refpectifs.

Il m'eft impoffible d'exprimer combien, pendant notre voyage, nous eûmes à fouffrir, principalement de la foif. Nous avions

tant de difficulté à mouvoir la langue, que nous n'ofions pas nous faire la moindre queftion. Nous étions obligés de fuivre le pas des chameaux, dont on précipitoit la marche; & dans la crainte qu'on ne nous enlevât, nos maîtres nous firent faire tant de contremarches différentes, que nous fûmes quinze jours à nous rendre à leur habitation, tandis qu'en fuivant la route droite, nous aurions pu y arriver en cinq jours au plus.

Après avoir gravi des montagnes d'une hauteur prodigieufe, & toutes couvertes de petits cailloux grisâtres, auffi tranchans que des pierres à fufil, nous defcendîmes dans un fond fablonneux, jonché de chardons couronnés d'épines. Ici, nous ralentîmes notre marche: j'avois la plante des pieds en fang, il ne m'étoit plus poffible d'aller plus loin. Mon maître me fit donc monter derrière lui fur fon chameau, mais cette attention de fa part, loin de me

donner du soulagement, me causoit au contraire des douleurs inouïes. Le chameau a naturellement le pas très-lourd, & le trot infiniment dur. Comme j'étois nud, je ne pouvois me garantir du frottement des poils de l'animal, de manière qu'en très-peu de temps je fus tout écorché. Mon sang ruisseloit le long des flancs du chameau; & ce spectacle, au lieu d'exciter la sensibilité & d'émouvoir la pitié de ces barbares, contribuoit à les divertir. Ils se faisoient un jeu de mes souffrances; & pour mieux en jouir, ils pressoient leurs montures. J'aurois fini par avoir des plaies incurables, si je n'eusse pris le parti violent, mais nécessaire, de me laisser aller sur le sable. Je n'éprouvai en tombant d'autre mal que d'être universellement piqué par ces chardons épineux, dont j'ai déjà dit que le terrain étoit couvert.

Vers la nuit tombante, nous apperçûmes une fumée très-épaisse. Je croyois que nous

approchions de quelque bourgade, où nous trouverions à manger, & furtout à boire; mais bientôt je ne vis que des brouffailles dans lefquelles nôtre guide s'étoit logé : j'allai m'étendre derrière un buiffon pour y attendre la mort ; mais à peine y étois-je, qu'un Arabe de notre fuite vint me faire lever pour m'envoyer décharger fon chameau. Je fus fi indigné du ton avec lequel cet homme me commandoit, que je lui répondis fans le moindre ménagement; auffitôt il m'arracha de deffus la tête un mauvais chapeau de matelot, que l'on m'avoit donné à la place du mien; il cracha deffus en figne de mépris, & me faifit violemment par le bras pour m'entraîner vers les chameaux. Dès qu'il me mit la main fur le corps, je ne fus plus maître de moi-même. Je commençai par lui porter un coup de poing dans le vifage ; puis, en me dégageant d'entre fes mains, je faifis un bâton dont le bout étoit armé d'une lance, & je cou-

rus fur lui pour l'en frapper, mais il prit la fuite, & fe déroba ainfi à ma colère.

Au même inftant, j'apperçus mon maître qui s'avançoit de mon côté, fon deffein m'étoit inconnu, cependant je lui criai que fi fon intention étoit de venger fon camarade, il me trouveroit décidé à tout entreprendre, plutôt que de me laiffer frapper. Ma réfolution & mes menaces le firent rire; néanmoins il me raffura, & me dit que je n'avois rien à craindre. Cette aventure fervit à me faire connoître qu'avec de la fermeté, je pourrois éviter bien des mauvais traitemens auxquels je ne pourrois qu'être expofé en témoignant de la crainte, & j'ai fouvent éprouvé par la fuite que cette idée étoit bien fondée. Ces Arabes ne montrent de courage que quand on ne leur réfifte point.

Cependant je vis faire des préparatifs qui m'inquiétèrent beaucoup. On faifoit rougir des cailloux dans un grand brafier; je vis

foulever une groffe pierre qui étoit au pied d'un buiffon, on creufa la terre; & les Arabes, en répétant fouvent mon nom, faifoient de grands éclats de rire. Enfin, ils m'appelèrent & me firent approcher du trou qu'ils venoient de creufer. Celui que j'avois battu me faifoit différens fignes avec fa main; il fe la paffoit & repaffoit fur le col, comme s'il vouloit fe le trancher, ou me faire entendre qu'on me le trancheroit à moi-même. Quelque déterminé que je fuffe à me bien défendre, tous ces geftes me déplaifoient fort. Mais, quelle fut ma furprife quand je vis retirer de la foffe, dont je m'étois approché, une outre pleine d'eau, un petit fac de cuir qui renfermoit de la farine d'orge, & une chèvre nouvellement égorgée. La vue de ces provifions me rendit toute ma tranquillité, quoique j'ignoraffe à quel ufage étoient deftinés les cailloux qui étoient au feu. Enfin, je vis remplir d'eau un grand vafe de bois dans

voix de nos maîtres qui nous ordonnoient de raſſembler nos chameaux, & de les charger. Après leur avoir obéi, nous continuâmes notre voyage avec le peu de proviſions qui nous reſtoient. Il étoit à-peu-près midi lorſque nous fîmes halte dans une plaine, où nous ne trouvâmes pas un ſeul arbre pour nous mettre à l'abri du ſoleil, qui frappoit à plomb ſur nos têtes. Là, nous fûmes employés à décharger les chameaux, & à arracher des racines pour faire du feu, travail d'autant plus pénible, que dans ce pays tous les arbres, racines & herbes étoient épineux. Dès que le feu eut bien échauffé le ſable, on en couvrit entièrement la chèvre, & nous continuâmes toujours à entretenir le feu, tandis que nos maîtres ſe régaloient de graiſſe crue; ils paroiſſoient même faire un grand cas de ce mêts. Auſſitôt que la viande fut cuite, on la retira; & nos Arabes, ſans ſe donner le temps d'ôter le ſable qui y reſtoit attaché,

la dévorèrent avec une voracité incroyable. Après avoir bien rongé les os, ils se servirent de leurs ongles pour mieux les dépouiller de la viande qui pouvoit y rester attachée ; puis ils nous les jettèrent, en nous recommandant de nous presser de manger, & de recharger les chameaux, afin de ne pas retarder notre marche.

Le soleil étoit prêt à se coucher, quand à la lueur de ses rayons enflammés (car dans ce pays le soleil se couche presque toujours dans un horison rougeâtre) nous découvrîmes des tentes dispersées çà & là sur une petite éminence, & des troupeaux qui revenoient du pâturage. Les habitans de la bourgade dont nous approchions vinrent en foule à notre rencontre ; mais loin d'exercer envers nous les douces loix de l'hospitalité, ils nous accablèrent d'injures, & nous firent subir les traitemens les plus inhumains : deux de mes camarades furent mis dans un état pitoyable. Les femmes sur-

tout, bien plus féroces que les hommes, prirent plaiſir à les tourmenter. Nos maîtres n'oſoient leur oppoſer qu'une bien foible réſiſtance; ils paroiſſoient enchantés au contraire de ce que l'on s'occupoit plus de nous que de la charge de leurs chameaux.

Je m'étois un peu éloigné du mien, tout-à-coup j'apperçus un homme qui me couchoit en joue avec un fuſil à deux coups (1), je lui préſentai ma poitrine, en lui diſant de tirer. Cette contenance ferme, à laquelle il étoit ſans doute peu accoutumé, l'étonna, & ſa ſurpriſe contribua à me fortifier dans mon opinion, qu'on en impoſoit à ces gens en paroiſſant ne les point craindre. Je m'approchois de cet homme, lorſqu'une pierre lancée par une main inconnue, mais que je ſoupçonnai être celle d'une femme, vint

(1) Depuis quelques années il s'eſt perdu ſur cette côte pluſieurs bâtimens qui alloient à la traite des Nègres. Les Arabes en ont retiré les cargaiſons; il ne faut donc pas être étonné de leur voir des fuſils.

me

me frapper à la tête. Je perdis connoissance pour un instant; dès que j'eus repris mes sens, je fis éclater la plus vive colère, & je demandai vengeance à grands cris. Il n'en fallut pas davantage pour répandre la terreur & l'épouvante parmi les enfans; les sauvages qui étoient venus au-devant de nous, ne sachant ce que ce pouvoit être, se mirent à fuir. Cependant un d'entr'eux, avant que de s'éloigner, me porta un coup de crosse de fusil dans la poitrine, & me fit vomir le sang. Si j'eusse pu reconnoître celui qui m'avoit ainsi frappé, je me serois infailliblement vengé; réduit à me plaindre, je le fis avec tant d'emportement, que j'excitai la curiosité de plusieurs d'entre ces monstres. Ils demandèrent à mon maître qui j'étois? C'est, leur répondit-il, un Chrétien qui doit être fort riche. Il a une très-grande quantité de fusils, de balles, de pierres à fusil & de drap écarlate (1). Pour juger

(1) Il croyoit que les provisions qui étoient dans les magasins du Roi, m'appartenoient.

combien il est au-dessus des autres, il nous a suffi de voir qu'il étoit bien plus richement vêtu, & que son linge étoit parfumé d'une odeur fort agréable (1), & de savoir qu'il a reçu chez lui le Prince Allicoury, son épouse & toute sa suite.

J'avois crus éviter beaucoup de mauvais traitemens, en disant que ce Prince m'étoit venu rendre visite : pour pousser plus loin la conviction, j'avois contrefait ses bouffons, que l'on nomme *Egeums*. Cette espèce de farce avoit tellement plu à mon maître, qu'il me la faisoit répéter toutes les fois qu'il en trouvoit l'occasion. Il se servoit de ce petit stratagême pour divertir ceux dont il craignoit d'être pillé, & pour détourner adroitement leur attention. A peine eut-il rendu compte de mon talent pour l'imitation des *Egeums*, que je fus entouré d'hom-

(1) Cette odeur n'étoit autre chose que de la lavande dont mon linge avoit conservé l'odeur.

mes, de femmes & d'enfans qui tous me répétoient sans cesse *ganne*, chante donc (1). Dès que je finissois, ils me faisoient recommencer, & j'étois obligé de le faire, tant pour les amuser que pour me procurer (pourquoi ne l'avouerois-je point) quelques gouttes de lait de chameau, salaire de cette mauvaise bouffonnerie.

Nous ne restâmes qu'un jour dans ce canton, dont les habitans, quelque mal intentionnés qu'ils eussent été dans le principe, ne laissèrent pas de nous donner des provisions pour trois à quatre jours. Les plaines que nous parcourûmes en nous avançant vers la partie de l'Est, étoient couvertes de petits cailloux blancs comme la neige, ronds & plats comme la lentille. En marchant nous entendions un bruit sourd sous nos pas comme si le terrain eût été

(1) Cette nation aime beaucoup le chant: ils se rangent ordinairement autour de celui qui leur procure ce plaisir.

fouillé: Cette plage n'offre aucune variété ; le terrain absolument plat ne produit pas la moindre plante. L'horison y est chargé d'une vapeur rougeâtre. On croit voir de tous côtés des volcans enflammés. Les petites pierres picottent les pieds comme le feroient des étincelles de feu. On ne voit dans l'air ni oiseaux, ni insectes. Il y règne un silence profond, qui a quelque chose d'épouvantable. Si par fois il s'élève un petit air ; le voyageur éprouve aussitôt une lassitude extrême : ses lèvres se gersent, sa peau se desséche, & tout son corps se couvre de petits boutons qui causent une cuisson très-vive & douloureuse. Nos conducteurs qui s'étoient enfoncés dans ces terres pour éviter quelques Tribus dont ils auroient eu beaucoup à craindre, ne furent pas plus exempts que nous des maux que nous souffrîmes dans ce passage, où les animaux les plus féroces n'osent point pénétrer. Les rayons du soleil frappoient sur

les cailloux, & je craignois à chaque inſtant que leur reflet ne me fit perdre la vue.

Nous paſsâmes de cette plaine immenſe dans une ſeconde, que les vents avoient ſillonnée de diſtance en diſtance d'un ſable ferme, de couleur rouſsâtre. Quelques plantes odoriférantes qui s'élevoient au-deſſus de la crête des ſillons furent à l'inſtant dévorées par les chameaux, preſqu'auſſi affamés que nous. Nous eûmes le bonheur, en quittant cette plaine ſablonneuſe, de trouver un fond entouré de montagnes; le terrain en étoit blanc & ſavonneux. Ce fut dans cette eſpèce de vallon, aux pieds de quelques genêts, dont les branches entrelaſſées avec art formoient un berceau, que nous trouvâmes de l'eau dont nous avions un ſi preſſant beſoin. Nous en bûmes tous avec un plaiſir indicible, quoiqu'elle fut très-amère, couverte de mouſſe verte, & d'une odeur infecte.

Nous fûmes dédommagés le ſoir par la rencontre d'une horde, qui étoit campée à

quelques lieues plus loin. Nous y fûmes très-bien accueillis ; on nous y indiqua d'autres bourgades, où l'on nous annonça que nous trouverions tous les fecours néceffaires pour arriver à la réfidence de nos patrons. Cet évènement étoit d'autant plus heureux pour nous que nos guides s'étoient égarés.

Le beau-frère de mon maître, qui étoit auffi un des chefs de la bourgade, prit un foin particulier de tous les efclaves. Il nous fit donner du lait de chameaux & de la viande d'autruche féchée au foleil & hachée. Je ne fais comment j'étois parvenu à le prévenir en ma faveur ; cependant il s'approcha de moi, en me difant : « Infortuné Chrétien ! „ mon frère eft mon débiteur depuis long- „ temps, fi tu veux t'attacher à moi, je „ prendrai des arrangemens avec lui. „ Cette propofition me fit trembler ; elle fembloit m'annoncer une longue captivité. Je croyois fi fermement que la mienne ne devoit pas durer, que je courus bien vîte prévenir

mon maître de la propofition que fon beau-frère m'avoit faite. Je le fuppliai de ne confentir à aucun accommodement. Je lui fis entendre qu'il retireroit plus de ma rançon que fon frère ne lui donneroit. " Sois tran-„ quille, me répondit-il, tu ne me quit-„ teras que pour aller au Sénégal ou à „ Maroc, & cela ne tardera pas. „ Cette efpérance porta dans mon cœur une joie inexprimable. Cependant, malgré toute la reconnoiffance que m'avoit infpiré les procédés de Sidy Sellem, fa propofition ne me laiffoit pas fans inquiétude. Il s'en apperçut & me dit, que je pourrois me repentir de n'avoir point accepté fes offres. J'attribuai ce propos au défir qu'il avoit de me poffé-der: mais je reconnus par la fuite qu'il ne m'avoit pas trompé.

Après trois jours de repos chez les Arabes de la Tribu La Rouffye, nous reprîmes notre marche pour gagner plus avant dans les terres, où nous devions trouver les fa-

milles de nos conducteurs. Ce ne fut qu'après seize jours de fatigues & de la plus affreuse misère, que nous arrivâmes exténués & presque décharnés.

Aux premiers rayons du soleil, nous découvrîmes un hameau qui sembloit annoncer un séjour délicieux. Plusieurs tentes dressées entre des arbres touffus, des troupeaux sans nombre qui paissoient sur les côteaux, auroient fait prendre ce lieu pour l'asyle du bonheur & de la paix; mais, vu de près, cet endroit me parut tout autre. Les arbres dont j'avois admiré le verd feuillage étoient de vieux gommiers, dont les branches, chargées d'épines, rendoient inaccessible l'ombrage qu'ils répandoient autour d'eux. Bientôt on nous apperçut sur le penchant d'une colline qui conduisoit à la demeure de nos maîtres.

Plusieurs esclaves noirs, ordinairement chargés de la garde des chameaux, vinrent au-devant d'eux pour leur baiser les pieds

& leur demander des nouvelles de leur santé.
Plus loin, les enfans faisoient retentir l'air de leurs cris de joie; & les femmes se tenant debout par respect à l'entrée de leurs tentes, attendoient leurs époux. Dès qu'ils se furent approchés, elles s'avancèrent d'un air soumis, posèrent la main droite sur la tête de leurs maris; puis, la baisèrent après s'être prosternées devant eux. Cette cérémonie faite, elles jetèrent sur nous un premier regard de curiosité, & tout aussitôt nous accablèrent d'injures. Elles ne s'en tinrent pas là, elles nous crachèrent au visage, & nous jetèrent des pierres. Les enfans, à leur exemple, nous pinçoient, nous arrachoient les cheveux, ou nous déchiroient à coups d'ongles. Leurs mères cruelles les appeloient tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, & se plaisoient à nous faire tourmenter. Infortunés que nous étions! épuisés de fatigues, de faim & de soif, nous avions désiré avec impatience le moment de notre arrivée;

pouvions-nous prévoir les nouveaux ſupplices auxquels nous allions être livrés ?

Cependant nos maîtres firent le partage de leurs eſclaves. Dès que le mien eut reçu les careſſes de toute ſa famille, je lui demandai laquelle des femmes qui l'entouroient étoit ſa favorite ; il me l'a fit voir : je m'approchai d'elle pour lui préſenter deux poignées de girofle, que ſon mari m'avoit gardé précieuſement pour que je puſſe, en lui en offrant l'hommage, m'attirer un accueil plus favorable. Je ſavois que les Maureſſes aiment paſſionnément les odeurs, & celle du girofle par-deſſus toutes les autres. Elle reçut mon préſent avec une hauteur inſultante, & me chaſſa de ſa tente avec mépris. Un inſtant après, cette femme, la plus méchante de toutes celles que j'aie connues, haïe de toutes ſes ſemblables à cauſe de la noirceur de ſon caractère, vint nous commander, aux Sieurs Devoiſe, Baudré & à moi, qui étions tombés en partage à ſon mari, de décharger les

chameaux, de nettoyer une espèce de marmitte, & d'aller arracher des racines pour faire du feu. Pendant qu'elle étoit venue nous signifier ses volontés, son cher mari s'étoit endormi fort tranquillement sur les genoux d'une de ses concubines.

L'espoir d'obtenir bientôt ma liberté me donnoit le courage nécessaire pour m'aider à supporter les duretés de cette méchante femme. Je partis donc pour aller faire des fagots; mais à mon retour quel fut mon désespoir quand je vis mes deux camarades meurtris de coups, & étendus sur le sable. Ils avoient été ainsi maltraités, parce que leurs forces étant absolument épuisées, ils n'avoient pas pu remplir la tâche qui leur avoit été assignée. Je réveillai mon maître par mes cris redoublés, & quoique je ne parlasse pas encore bien la langue, j'entrepris de lui tenir ce discours. « Nous as-tu » donc conduits ici pour nous faire égorger » par ta cruelle femme? Songe à la pro-

„ meſſe que tu m'as faite ; conduis-moi ſans
„ différer au Sénégal ou à Maroc : ſinon
„ je te déclare que, duſſé-je périr, je te
„ fais enlever, ſi je ne puis te prendre moi-
„ même, tous les bijoux que je t'ai remis,
„ je trouverai facilement un maître qui
„ me traitera plus humainement que tu ne
„ le fais. „

Ma colère étoit extrême : pluſieurs voiſins, témoins de mon emportement, s'étoient approchés, ce qui me parut cauſer beaucoup d'inquiétude à mon maître, qui craignoit que je ne rappelaſſe le nombre des effets que je lui avois remis. Il vint à moi, me prit par le bras, & me pouſſa précipitamment dans ſa tente, en me recommandant de ne point faire de bruit. Comme il me préſentoit une écuellée de lait : « Porte-là,
„ lui dis-je, à mes camarades, qui expirent
„ de beſoin. „ Il me répondit qu'il alloit leur en donner, & qu'il me prioit d'être tranquille. Je lui montrai mes bras écorchés

& tout en ſang. “ Rappelle-toi, lui dis-je ;
„ en mon mauvais langage, qu'au moment
„ de mon naufrage tu t'écrias, en viſitant
„ mes mains, *celles-ci ne ſont point accou-
„ tumées à des travaux pénibles*; & cepen-
„ dant, tu exiges de moi le travail le plus
„ dur. Tes ſemblables éprouvent, dans mon
„ pays, un traitement bien différent. „ Il
fut étonné d'apprendre qu'il vint des Maures
en France. Nous parlerons de cela une
„ autre fois, reprit-il ; en attendant ne te
„ chagrine pas, j'aurai ſoin de toi comme
„ de mon propre fils. Je te défends, ajouta-
„ t-il, en s'adreſſant à ſa femme, d'exiger
„ de lui le moindre ſervice pénible, comme
„ je lui défends à lui de t'obéir. Qu'on faſſe
„ bouillir de l'orge pour ces eſclaves. Je ne
„ tarderai point à venir voir ſi mes ordres
„ auront été exécutés. „ Dès ce moment la
favorite me voua une haine implacable.

Cependant nous approchions de la fin du
mois d'Août, ſans que je viſſe faire les moin-

dres préparatifs de voyage. J'avois déjà demandé à Sidy Mahammed ce qu'il attendoit pour me conduire au Sénégal. Il me répondit qu'il cherchoit deux chameaux forts & vigoureux, qui fussent en état de résister aux fatigues du voyage, & que nous partirions dès qu'il se les seroit procurés. Je désirois d'autant plus qu'il ne tardât point, que les nuits commençoient à être très-fraîches; les rosées fort abondantes venoient nous mouiller derrière les buissons qui nous servoient de retraite: il est vrai que nous trouvions une ressource dans cette même rosée, puisqu'en la ramassant à pleines mains sur nos corps nuds, elle servoit à étancher notre soif, dont la fraîcheur de la nuit ne diminuoit point le feu, & nous préférions cette boisson à celle de notre urine, la seule à laquelle nous étions souvent réduits. Je parlai une seconde fois à mon maître, qui me répondit de manière à me persuader tout ce qu'il voulut. « Penses-tu, me dit-il, que

„ par la chaleur exceſſive qu'il fait, il ſoit „ poſſible de voyager ſans proviſions, & „ ſurtout ſans eau? Nous aurions beaucoup „ de peine à approcher du Sénégal, le fleuve „ qui l'environne a innondé toutes les plai- „ nes, & nous devons craindre les Arabes „ de la Tribu de Trargea, qui ſont nos „ ennemis. Je te parle vrai, ajouta-t-il, nous „ ferons obligés d'attendre juſqu'au mois „ d'Octobre. A cette époque les pluies arro- „ ſeront nos déſerts, & nous procureront „ des pâturages pour nos chameaux. Il nous „ feroit impoſſible autrement de les faire „ ſubſiſter pendant un auſſi long voyage. „ Je ſentois bien toute la juſteſſe de ce rai- ſonnement, & je me réſignai à prendre patience.

Les troupeaux affamés ne trouvoient plus de quoi paître; le ſoir, à leur retour, les brebis & les chêvres ne rapportoient plus que des mammelles preſque vides; & cependant c'étoit leur lait & celui des chameaux qui

devoit servir à la nourriture d'une famille nombreuse. Que l'on juge d'après cela combien notre portion étoit diminuée. En notre qualité de Chrétiens, les chiens mêmes nous étoient préférés, & c'étoit dans leurs écuelles que nous recevions notre ration.

Un jour le gardien des chameaux se récria qu'il étoit honteux pour lui de servir un maître assez foible pour ne pas assujettir ses esclaves à cette fonction. La Mauresse ne manqua pas d'appuyer cette plainte, de manière que son mari, dont j'ai long-temps été la dupe, me persuada encore que pour prévenir le murmure des autres, il falloit que Baudré se chargeât de ce soin, comme étant le plus jeune. Bientôt après je fus également obligé de garder les brebis & les chèvres. Le Sieur Devoise, en raison de son âge & de sa mauvaise santé, étoit exempt de toute fonction de servitude, mais il n'en étoit que plus à plaindre, puisqu'il étoit sans cesse exposé aux mauvais traitemens de ces

cruels Arabes, dont je me félicitois d'être éloigné par mon nouvel emploi.

Un soir, comme je me retirois avec mon troupeau, une de mes brebis mit bas son agneau, sur la pente d'un côteau. Je le pris dans mes bras, & j'allai le porter, avec autant de soin que d'empressement, à la favorite de mon maître. Je le lui présentai dès que je l'apperçus, croyant qu'elle le recevroit avec le même plaisir qu'elle avoit toujours témoigné en pareille occasion. Je lui demandai en même temps si elle me donneroit le premier lait de la mère, ainsi qu'il est d'usage parmi eux de le donner à celui qui a le soin de garder les troupeaux. Pour toute réponse, elle me jeta un grand couteau dans les jambes, & me chassa de sa tente avec mépris & en m'accablant d'injures. Son mari, témoin de cette brutalité, vint à moi, & me dit qu'il m'en dédommageroit en me donnant une plus forte portion de lait. J'avois toujours cru à la sincérité de ses promesses,

mais quel fut mon étonnement quand, en paſſant par derrière ſa tente, j'entendis ce fourbe rire avec ſa femme du coup qu'elle venoit de me porter. Je fus indigné; mais ma colère fut à ſon comble le ſoir, lorſque j'allai chercher le lait qu'il m'avoit promis, de voir la Mauresse en fureur venir me l'arracher des mains pour en donner la moitié à ſon chien.

Nous approchions de la fin d'Octobre, & il n'étoit pas encore tombé une goutte d'eau. Ma poſition devenoit plus triſte de jour en jour. Je n'avois pour tout vêtement qu'une mauvaiſe ſerpillière autour de ma ceinture, j'étois abandonné de la nature entière.... Ames ſenſibles! tranſportez-vous un inſtant dans mon déſert, & vous ceſſerez de croire que l'on puiſſe verſer des larmes de ſang.

Les plaines, les vallons, tout étoit brûlé; il ne reſtoit plus rien pour la nourriture de nos beſtiaux: la ſaiſon étoit fort avancée, nous étions au mois de Décembre, époque

à laquelle les pluies cessent ordinairement jusqu'en Octobre. Depuis trois ans cette faveur du ciel avoit été refusée aux habitans des déserts. Allions-nous par une quatrième année de sécheresse être exposés, à la plus affreuse misère, & à une mort inévitable? La désolation étoit universelle; lorsqu'un Arabe des contrées éloignées vint nous annoncer que des pluies abondantes avoient couverts plusieurs cantons. Aussitôt la joie succède à la crainte & à la douleur. Chacun plie sa tente, & tous se mettent en marche pour aller habiter les terres nouvellement arrosées. C'étoit la trentième fois que nous changions de demeure, & que nos fatigues se renouveloient; car ces hordes ne restent guères plus de douze à quinze jours dans le même campement; j'étois toujours chargé de lever & de dresser les tentes, & de charger les bagages. Souvent on m'obligeoit de porter des fardeaux très-pesans pour soulager les chameaux: trop heureux de ce que les

troupeaux fuivoient en affez bon ordre, & de n'avoir pas la peine de les raffembler.

Mes camarades d'infortune étoient tellement épuifés, qu'ils ne pouvoient rien faire; il falloit donc que tout l'ouvrage retombât fur moi, & que je partageaffe avec eux le furplus de nourriture que je me procurois en m'efforçant de me rendre utile, car on les laiffoit manquer de tout.

Nous arrivâmes enfin à ce lieu fi défiré, d'où j'efpérois bientôt partir pour jouir de ma liberté; mais mon maître, qui jufques-là avoit fu joindre le ton le plus perfuafif à la plus noire fourberie, ceffa de diffimuler, & me fit éprouver la tyrannie la plus affreufe.

Nous étions campés fur un fable fi humide, que la feule preffion de notre corps faifoit jaillir autour de nous une grande quantité d'eau. Nous nous ferions cru très-heureux d'avoir une natte d'ofier pour nous coucher, & un gros tapis de laine à longs

poils pour nous couvrir ; mais parmi les Arabes mêmes, il n'y a que ceux qui ſont riches qui en faſſent uſage. Pendant la nuit ce tapis ſert à envelopper toute une famille. « Sidy Mahammed, dis-je à mon maître, „ vois, eſt-il poſſible que je réſiſte long-„ temps en ces lieux? laiſſe-moi habiter „ ſous ta tente. Je ſouffre trop du froid „ pendant la nuit, la terre ſur laquelle tu „ me fais coucher eſt trop humide. J'ai fait „ ta fortune ; tu m'avois promis par recon-„ noiſſance de me traiter comme ton fils, „ & tu m'abandonnes ! Il eſt vrai, me ré-„ pondit-il, que je t'ai promis mon amitié, „ & je vais en ce moment t'en donner une „ preuve toute particulière. Ta poſition, „ dis-tu, eſt triſte ; mais elle le ſera bien „ plus encore que tu ne penſes. Sais-tu quel „ eſt le ſort qui t'eſt réſervé? le feu & la „ flamme t'attendent pour te tourmenter pen-„ dant toute l'éternité. Connois-tu bien ta „ religion? „ Je pris auſſitôt la parole pour

lui en expliquer toute l'excellence. Après m'avoir écouté quelque temps, il se retira en me disant qu'il préféroit une écuellée de lait battu à toutes les absurdités que je lui débitois. Hélas! il n'y a point de tourmens que ce Prêtre fanatique ne m'ait fait souffrir pour m'obliger à embrasser sa religion.

MM. Devoise & Baudré qui avoient entendu cette conversation (que j'ai beaucoup abrégée) me témoignèrent en être fort satisfaits. Ils s'en promettoient quelqu'adoucissement à leur sort. L'heure de traire les chameaux étant venue, on m'appela pour me donner ma portion & celles de mes camarades. En voyant qu'elles étoient plus fortes qu'à l'ordinaire, je crus qu'en effet ma morale avoit opéré; mais, en la gouttant, nous reconnûmes que cette augmentation n'étoit que de l'eau de pluie, dont chaque jour on doubla tellement la dose, que bientôt nous n'eûmes plus que de l'eau blanchie, ce qui nous affoiblit à un point incroyable, & nous

réduisît à la dure nécessité de chercher notre nourriture avec les bestiaux. Les plantes sauvages qu'ils fouloient aux pieds, & les limaçons cruds furent dès-lors presque notre unique aliment jusqu'au moment de notre délivrance. Cependant il falloit se préparer à de nouvelles fatigues. Je fus chargé d'atteler les chameaux à la charrue, de labourer la terre, de l'ensemencer, & mon maître, non content de m'employer à son propre service, me louoit à d'autres Arabes pour une ration de lait. J'aurois infailliblement succombé, si de temps en temps je n'eusse point dérobé quelques poignées d'orge; & c'est à ce larcin, bien permis je crois, que je dois ma conservation.

« Tu vois, dis-je à mon maître, avec
» quelle soumission je travaille à tout. Je
» fais des fagots, je bats le beurre, je garde
» les troupeaux, j'arrache des racines, je
» prépare le poil des chameaux que ta
» femme doit filer, je laboure la terre,

„ enfin, tout ce que tu exiges de moi, je „ le fais; je te ſers après t'avoir enrichi, „ & tu ne daignes pas me donner quelques „ haillons pour me couvrir!.... „ D'autres Arabes, plus compâtiſſans que lui, & toujours jaloux de le ſavoir en poſſeſſion de mes bijoux, qu'ils eſtimoient d'un prix infini, lui firent un jour le même reproche, ce qui le détermina à m'appeler un jour, & à me demander en leur préſence, ſi à Mògador, qu'ils nomment *Soira*, on donneroit pour chacun de nous une bonne rançon? Je lui dis qu'il feroit content. « En ce cas, reprit-il, un Marchand Juif doit paſſer ici „ demain, demande-lui du papier, & je te „ permets d'écrire à ceux de qui tu attends „ des ſecours. „ En effet, le Marchand Juif(1) paſſa, & j'écrivis une lettre que j'adreſſois à

(1) Les Juifs nés dans le déſert ont à peu près la même manière de vivre que les Arabes, mais ceux qui habitent les villes ſont plus rigides obſervateurs de la loi de Moyſe.

Soira au Conſul, ou s'il n'y en avoit pas, à celui qui le repréſentoit. Je le priois d'être touché de nos maux, & d'y apporter le plus prompt remède. Je lui indiquois le meilleur & le plus sûr moyen d'envoyer à notre recherche, & le ſeul à employer pour nous procurer une prompte délivrance (1). Cette lettre, remiſe entre les mains de l'Iſraélite, il me ſembloit déjà que j'étois libre : trop flatteuſe d'eſpérance !

Une jeune Maureſſe, dont les troupeaux ſe trouvoient ſouvent avec les miens, en m'éclairant ſur mon erreur, m'apprit à connoître le caractère de Sidy Mahammed. « S'il

(1) Le Sieur Soret, un de mes commis, Pinjon, Chirurgien du navire les deux amis, Briſſiere & Jean, matelots de ce même navire, ont eu à ſouffrir de la part de ce Prince barbare les traitemens les plus atroces. Tantôt ils étoient battus à coups de bâton, tantôt ils étoient déchirés à coups de poignard. Les tiſons ardens & les fers rouges furent plus d'une fois mis en uſage pour les tourmenter. Il eſt poſſible de retrouver encore à Nantes le Sieur Soret dont les cicatrices atteſteront la vérité de ce que j'avance.

„ l'eût oſé, me dit-elle, il ne t'auroit pas „ mieux traité qu'il n'a fait tes cama- „ rades, peut-être même t'auroit-il déjà „ conduit à l'écart pour t'égorger, tant il „ lui en coûte peu pour commettre un „ crime; mais il te craint preſqu'autant que „ ſes deux frères qui ont pour toi le plus „ vif attachement. S'il t'a promis de te „ donner la liberté, ce n'eſt que pour t'a- „ muſer; il n'oſera jamais s'éloigner dans „ la crainte que Moulem Adaram ne le faſſe „ arrêter, & ne lui enlève tout ce que tu „ lui as donné, peut-être même la vie. „

Ce Moulem Adaram (1) étoit fils de l'Empereur. Ayant entendu parler vaguement

---

(1) Si jamais le Gouvernement Français, ou tout autre, étoit inſtruit qu'un bâtiment ſe fût perdu dans ces parages, il faudroit que les Agens du dit Gouvernement, ſoit à Mogador ſoit à Tanger, s'adreſſaſſent à un Juif nommé Aaron, qui fait ſa réſidence à Gouadnum. Ce Juif envoie des émiſſaires dans les différentes parties de l'Afrique pour y réclamer les naufragés. Cet avis que l'humanité m'inſpire eſt le meilleur à ſuivre.

des effets que j'avois apportés avec moi, il ſe perſuada que j'étois un Chrétien fort riche, & en conſéquence il fit plus de cent lieues pour venir m'acheter. J'ai cependant été aſſez heureux pour ne jamais appartenir à ce Prince cruel qui s'étoit révolté contre ſon père.

Le diſcours de la jeune Maureſſe détruiſit en moi tout eſpoir de jamais revoir ma patrie. Mon ame fut déchirée, je tombai dans le plus grand abattement; & depuis ce jour, j'éprouvai ſans ceſſe de nouveaux ſujets de chagrin.

Cependant je ne rencontrois plus dans les champs mes camarades d'infortune. Je regrettois la compagnie du capitaine; je m'étois accoutumé, & je trouvois une eſpèce de conſolation à m'entretenir avec lui de nos peines & de l'eſpoir de revoir bientôt notre patrie. Un ſoir que la fraîcheur du temps avoit invité mes chameaux à s'éloigner plus qu'à l'ordinaire, je fus obligé de les ſuivre

jufques dans un hameau voifin. Dieu ! quel fpectable horrible vint frapper ma vue ! le malheureux Capitaine à peine reconnoiffable, excepté par la couleur de fon corps, étoit étendu fur le fable. Il avoit dans la bouche une de fes mains, que fon extrême foibleffe l'avoit fans doute empêché de dévorer. La faim l'avoit tellement changé qu'il ne préfentoit plus à l'œil qu'un cadavre hideux ; tous fes traits étoient abfolument effacés.

Peu de jours après le fecond Capitaine, tombé d'épuifement fous un gommier, refte en proie aux attaques d'un ferpent monftrueux. Des corbeaux affamés épouvantent par leurs cris l'animal venimeux, & fe jettent fur le mourant qu'ils déchirent par morceaux. Quatre fauvages, monftres plus cruels encore que le reptile furieux, témoins de cette fcène, laiffoient le pauvre malheureux fe débattre en vain. Je veux courir vers lui pour tâcher de le fauver, s'il en eft encore temps. Les barbares m'arrêtent,

m'insultent & finissent par me dire : « Ce „ Chrétien va brûler dans les flammes. „ Je m'éloigne de ce lieu d'horreur, ne sachant de quel côté je dois tourner mes pas. Ce sont mes chameaux & mes moutons qui me conduisent. J'aurois été incapable de les ramener vers le bercail. Il est impossible de se faire une idée des sensations dont j'étois agité. Mes pleurs couloient en abondance, & de noirs pressentimens venoient augmenter ma douleur. En arrivant à la tente, je ne savois plus ce que je faisois ; je croyois toujours voir des animaux carnassiers emporter dans les airs les lambeaux de la chair de mon infortuné camarade. Mon maître, frappé de mon égarement, me demanda ce que j'avois, & pourquoi je changeois les liens des chameaux. « Vas, lui répondis-je, „ à quelques pas d'ici, vas & contemple „ ce que ta cruauté & celle de ta femme „ sont dans le cas de produire. Tu as laissé „ mourir mon camarade, & parce que sa-

„ mauvaiſe ſanté ne lui permettoit plus de
„ travailler, tu lui as refuſé le lait néceſ-
„ ſaire à ſa ſubſiſtance. C'étoit préciſément
„ dans cet état que tu lui devois le plus de
„ ſecours. „ En parlant ainſi, je cachois mes larmes qui n'auroient fait qu'exciter le rire de ces monſtres, qui exigèrent de moi d'aller chercher la ceinture toute couverte de ſang de la malheureuſe victime de leur barbarie. Je fus frappé d'indignation à une propoſition auſſi révoltante. La révolution & la fougère que j'avois mangé pour aſſouvir ma faim me causèrent des vomiſſemens très-douloureux, ſuivis d'un épuiſement preſque total. J'eus cependant aſſez de force pour me retirer derrière un buiſſon où je trouvai un autre malheureux. Il me demanda le ſujet de mes cris, & ſi j'avois vu Baudré? Il n'eſt pas loin, lui répondis-je. Je ne pouvois ni ne voulois lui en dire davantage, mais la ſœur de nôtre maître, qui venoit lui apporter du lait, s'écria : « Sais-tu bien

„ que dans ce moment les corbeaux mangent „ les entrailles de Baudré ; il t'en arrivera „ bientôt autant : tu n'es guères bon à autre „ chofe. „ Malgré mon extrême foibleffe j'aurois bien voulu répondre à cette tygreffe, mais par ménagement pour l'état de mon camarade, je pris fur moi de me taire ; fi j'euffe été le premier à lui parler, j'aurois pu lui adoucir le récit de ce qui s'étoit paffé, mais il n'étoit plus temps, j'avois été prévenu, je ne pouvois plus que pleurer avec lui.

Ma fanté, qui jufqu'alors s'étoit mieux confervée que je n'avois ofé l'efpérer, commençoit à s'affoiblir. Déjà deux fois toute la peau de mon corps s'étoit renouvelée. Une troifième fois, avec des douleurs inouïes, je fentois mon corps fe couvrir, fi je puis me fervir de cette expreffion, d'une écaille femblable à celle des Arabes. Les épines fur lefquelles j'avois marché m'avoient déchiré les pieds jufqu'au vif ; je ne pouvois

presque plus me soutenir; enfin, de gros chiens, que l'on ameutoit sans cesse contre moi, & dont je ne me débarrassois jamais qu'après avoir reçu des morsures cruelles, tout avoit contribué à me mettre hors d'état de garder les chameaux. Pour comble de malheur, vers la fin de Février & de Mars, les chaleurs excessives desséchèrent l'eau que nous avions trouvée dans le canton, & il n'étoit pas tombé une seule goutte de pluie pour arroser les terres que j'avois ensemencées. Nos bestiaux, ne trouvant plus de pâturages, étoient à la veille de périr, lorsqu'enfin les deux Tribus de Labdesseba & des Ouadelims, après en avoir délibéré chacune en son particulier, résolurent d'aller chercher des terres occupées par des mains plus laborieuses.

Les Ouadelims poussèrent leur ravage jusqu'à Gouadnum, à trois cent lieues de l'endroit où nous étions campés. Quelques hordes de Labdesseba, moins vagabondes

que

que les premières, reſtèrent en arrière ; & comme elles étoient peu conſidérables, elles trouvèrent dans quelques cantons plus voiſins de quoi faire ſubſiſter leurs troupeaux. Ils égorgèrent quelques brebis, & vécurent ainſi juſqu'à la fin du mois ſuivant, époque à laquelle nous nous mîmes en marche pour ſortir des déſerts, où la plus affreuſe misère menaçoit tous les habitans.

J'étois dans le triſte état que je viens de décrire, lorſque le haſard nous fit rencontrer un Arabe, qui menoit à ſa ſuite un eſclave Chrétien que je reconnus pour avoir été boulanger de notre navire. Cet Arabe propoſa à mon maître de le lui céder à bon marché ; & celui-ci, qui s'inquiétoit fort peu de quelle manière il nous feroit ſubſiſter, s'empreſſa de donner un chameau pour ce nouvel eſclave, qu'il chargea de mon travail ordinaire. J'eus donc le temps de me remettre. Le malheureux boulanger paya bien cher la ſubſiſtance qu'il ſavoit ſe pro-

curer.... Mais n'anticipons point ſur les faits.

Après avoir mangé tous les limaçons qui ſe trouvoient dans notre arrondiſſement, nous nous nourriſſions des brebis que nous trouvions mortes, ſoit de faim, ſoit de maladie; & ceci nous fit naître l'idée d'étouffer pendant la nuit quelques jeunes cabrits, perſuadés que nos maîtres les jetteroient, leur loi ne leur permettant pas de manger la chair d'aucun animal, à moins qu'il ne fut mort ſous le couteau.

Ce petit manège cauſoit des morts très-fréquentes, & l'on obſerva que les chevreaux qui étoient le mieux portans le ſoir, quand on raſſembloit les troupeaux, étoient le plus communément ceux qui ſe trouvoient étouffés le lendemain matin. Nos beſoins firent naître des ſoupçons, & nous fûmes pris ſur le fait. Nous en fûmes cependant quittes pour des injures, & la menace, en cas de récidive, d'avoir le col coupé. Cependant,

il fallut penser à de nouveaux moyens de subsister. Grâce à ma bonne constitution, j'eus bientôt repris des forces, & je fus en état de faire des fagots, dont le débit étoit assuré, car dans ce pays il n'y a point de saison où l'on puisse se passer de feu pendant la nuit, & les femmes qui sont chargées des soins du ménage sont trop paresseuses pour aller elles-mêmes couper du bois. Mon petit commerce me procuroit donc assez de lait pour me nourrir & pour en procurer au pauvre M. Devoise qui étoit fort malade.

Comme je me préparois un matin à aller faire du bois, cet ami, m'adressant la parole d'une voix presqu'éteinte, me dit : « Toute
„ illusion cesse : jusqu'à ce moment je m'é-
„ tois toujours flatté de revoir ma patrie ;
„ mais je sens que mes forces m'abandon-
„ nent. Ce soir, oui ce soir mon ami,
„ car je puis bien vous donner ce titre
„ d'après tous vos soins, vous ne trouverez

„ plus ici qu'un corps glacé par la mort.
„ Fuyez, mon cher Briffon, fuyez cet
„ abominable féjour. Tentez tous les moyens
„ imaginables pour vous échapper s'il vous
„ eft poffible : vous êtes fait pour habiter
„ des lieux plus fortunés. Si le ciel exauce
„ mes vœux, au moment où je vais lui
„ rendre mon ame, il vous rendra à une
„ époufe & à une famille défolées. Adieu,
„ mon ami, les larmes que vous cherchez
„ à me cacher font encore de nouvelles
„ preuves de votre attachement. Ecrivez à
„ mon frère, mandez-lui que mes dernières
„ paroles font pour lui, & que je meurs
„ avec les fentimens d'un vrai Chrétien.
„ Adieu, ma dernière heure eft plus pro-
„ che que je ne le croyois, j'expire. „ En
effet, il rendit l'ame en ce moment.

Quelques enfans, témoins de ma douleur & de fa caufe, en furent porter la nouvelle dans toute la bourgade. La fœur de mon maître accourt & difparoit auffitôt en écla-

tant de rire, & en disant que c'étoit du lait d'épargné. Quelques voisins, que je crus attendris par mes sanglots, vinrent m'enlever d'auprès de ce corps inanimé. Ils m'offrirent du lait ; mais en même temps ils tournoient mon chagrin en ridicule. « Pour-
„ quoi, leur disois-je, condamner les lar-
„ mes que je donne à mon ami? Je vous
„ ai vus dans de pareils cas vous rouler sur
„ le sable & sur les pierres ; j'ai vu vos
„ yeux baignés de larmes. Croyez-vous donc
„ que notre ame n'éprouve pas les mêmes
„ regrets que la vôtre? détrompez-vous.
„ Dans le malheur nous sommes tous frè-
„ res & amis. „ Je ne pus leur en dire davantage. Il me fut même impossible de rester plus long-temps en la présence de ces êtres qui n'avoient que la forme humaine, plus féroces que les animaux les plus redoutables & les plus en horreur.

Quoique je n'eusse connu M. Devoise que depuis notre départ de France, je fus

très-fenfible à fa perte. La douceur de fon caractère, fon humeur toujours égale, l'habitude, peut-être plus encore notre fituation, tout avoit contribué à nous lier très-étroitement. Je le regrettai bien vivement, j'allai dans les champs rejoindre le feul camarade qui me reftât, & nous nous retirâmes avec les troupeaux, dont la garde devenoit plus pénible de jour en jour, à caufe de la rareté des pâturages.

A notre arrivée, on nous ordonna d'enlever le cadavre & de creufer une foffe très-profonde, afin, nous dirent les Arabes, de dérober à leurs enfans la vue de ce Chrétien. Nous lui rendîmes les derniers devoirs avec beaucoup de peine; car, trop foibles pour pouvoir le porter, nous fûmes obligés de le tirer par les pieds pendant près de trois quarts de lieue, & le terrain qui bordoit la foffe que j'avois creufée, ayant manqué fous moi, j'y tombai le premier, & je crus expirer fous le poids du cadavre.

Peu de jours après nous quittâmes ces lieux pour en chercher de plus fertiles. Nous campâmes dans le voisinage de différentes Tribus. J'y rencontrai le nommé Denoux, un de nos matelots qui, ainsi que moi, étoit aussi esclave. Je lui demandai des nouvelles de ses camarades. « Six d'entr'eux, me dit-
» il, ont été enlevés par le fils de l'Empe-
» reur, très-peu de temps après notre nau-
» frage : ils sont repassés en France. M.
» Taffaro, Chirurgien-Major, est mort des
» coups de bâton qu'il a reçus sur la tête.
» Le Sieur Raboin, Sous-Lieutenant, est
» aussi mort dans des tourmens affreux.
» D'autres, pour éviter les horreurs de la
» faim, ont renoncé à leur religion. Pour ce
» qui est de moi, Monsieur, je ne tarderai
» guères à rejoindre les premiers ; voyez
» dans quel état je suis. Il n'y a point de
» mauvais traitemens que je n'endure chaque
» jour. Hélas ! mon pauvre garçon, lui
» répondis-je, ne vous abandonnez point à

„ votre chagrin. S'il eſt vrai que ſix de vos „ camarades ſoient repaſſés en France, notre „ poſition ne tardera pas à être connue du „ Miniſtre; ſes ordres ſuivront auſſitôt les „ premiers mouvemens de ſon cœur : il „ fera faire des recherches, & je ne doute „ pas que nous ne voyions bientôt la fin „ de nos misères. „

En effet, j'ai ſu qu'à la première nouvelle de notre naufrage, M. le Maréchal de Caſtries avoit fait paſſer les ordres les plus poſitifs de nous réclamer. Mais le Sieur Mure, Vice-Conſul, à qui ces ordres étoient adreſſés, loin de ſe conformer aux intentions du Miniſtre, s'occupoit uniquement à faire ſa cour à l'Empereur de Maroc & à ſes officiers, qu'il combloit de préſens conſidérables aux dépens de la Cour de France.

Cet Agent auroit pu nous procurer notre liberté en expédiant à Gouadnum un Arabe quelconque, ou un Marchand Juif qui, moyennant cent piaſtres (500 liv.) auroit

parcouru toutes les parties du désert, & qui, par conséquent, se seroit contenté d'une somme bien plus modique pour ne se rendre que dans le voisinage de Maroc. Dès qu'il auroit été ordonné d'amener les esclaves Chrétiens à Mogador, les Arabes les y auroient conduits de toutes parts pour en recevoir la rançon, dont ils auroient été bien aises d'employer le montant à acheter du froment & de l'orge qu'ils auroient pu trouver en abondance à Sainte-Croix de Barbarie. Mais le Vice-Consul, par sa négligence, prolongea nos malheurs. Les Arabes, nos maîtres, se gardoient bien d'entreprendre un voyage long, pénible & dangereux, sans espoir d'aucun salaire. Le Sieur Mure se contenta donc de répondre au Ministre qu'il se donnoit de grands mouvemens pour nous faire rechercher. La conduite du Sieur Mure est tellement répréhensible que, loin de me regarder comme un vil délateur, je me fais un honneur de le dénoncer à ses maîtres.

Je le dois comme François, & pour le bien de l'humanité.

Quel éloge ne voudrois-je point faire au contraire de MM. Déprat & Cabannes, Négocians à Mogador. C'eſt à leur amour patriotique que l'on doit le retour de la majeure partie des malheureux naufragés. Le commerce conſidérable qu'ils font dans l'intérieur des terres les a rendus très-recommandables, tant dans les villes que dans la capitale. Si leurs conſeils euſſent été ſuivis, que de fautes & de malheurs n'auroit-on pas prévenu ! Il y a lieu de croire, aujourd'hui que ce ſoin doit regarder le Conſul-Général, qu'il s'empreſſera de réclamer les infortunés qui ſe perdront ſur cette côte.

Je reviens à ma narration. J'avois toujours préſent à l'eſprit le diſcours du matelot, & je ne concevois pas comment, avec les moyens de nous faire réclamer, nous étions ainſi abandonnés. Je réfléchiſſois ſur les cauſes de cet oubli total, quand en me retirant

derrière mon buiſſon, je fus fort étonné de voir les chameaux de mon maître qui revenoient ſans conducteur. Il étoit déjà tard, qu'il ne paroiſſoit pas encore. On m'appela pour me donner ma portion de lait, & je ne vis point encore ce pauvre gardien. Je demandai où il pouvoit être? On me répondit froidement, & l'on me chaſſa. L'air interdit de mon maître & de ſa femme me firent craindre pour le Boulanger. Il me tardoit de voir le jour pour m'informer de ſon ſort. Dès le grand matin un jeune pâtre vint me dire que Sidy Mahammet, qui ſoupçonnoit le Boulanger de teter le lait des chameaux, étoit allé à ſa ſuite, & que l'ayant pris ſur le fait, il l'avoit ſaiſi à la gorge, & l'avoit étranglé. « Prends garde à toi, „ ajouta le jeune pâtre, un Chrétien, qui „ touche aux mamelles de nos beſtiaux, les „ profane. Le propriétaire, ou tout autre „ Arabe, a le droit de punir de mort celui „ qu'il trouve en faute; je t'en préviens.

„ Garde-toi donc de commettre un tel
„ facrilège. „

J'eus de la peine à croire une telle infamie. Je cours à la tente, & je demande l'explication de ce que m'avoit dit cet enfant. Un filence général me confirme ce que je viens d'apprendre, & je me livre à toute mon indignation. Chacun accourt. Mais le beau-frère de mon maître eft le feul qui manifefte quelques fentimens de compaffion.
„ Pourquoi, lui dit-il, ne m'as-tu pas vendu
„ ces efclaves quand je t'ai propofé de te
„ les acheter? Quel plaifir & quel profit
„ t'es-tu procuré en les faifant tous périr
„ miférablement? Pourquoi traiter fi inhu-
„ mainement le feul qui te refte? Tu con-
„ viens qu'il mérite des égards; tu le foup-
„ çonnes être Roi. Les richeffes qu'il t'a
„ données auroient dû, il me femble, t'en-
„ gager à avoir de bonnes façons pour lui. „

Ce dernier reproche réveilla la jaloufie de tous les témoins. Ils embrafsèrent tous unani-

mément ma défenſe. Mais Sidy Sellem étoit le ſeul qui parlât par eſprit de bienveillance. Les autres ne reprenoient la parole, après lui, que par conſidération pour ſon grand âge, & pour ſes richeſſes. C'étoit ce même Sidy Sellem de la Tribu Larrouſſye, qui nous avoit ſi bien traités après notre naufrage, & qui m'avoit prédit que je me repentirois un jour d'avoir rejeté la propoſition qu'il m'avoit faite de m'acheter.

J'étois donc ſeul eſclave dans cette bourgade. Je n'avois plus perſonne avec qui je puſſe m'entretenir de mes chagrins. Ma poſition devenoit de plus en plus déplorable; cependant je pris la réſolution de ne plus m'affecter. « Marchons avec confiance au-
» devant de tous les dangers, me dis-je à
» moi-même. J'ai réſiſté juſqu'à ce moment
» à des fatigues extraordinaires. Ma ſanté me
» permet d'en braver encore de nouvelles;
» ſupportons-les avec courage, peut-être la
» Providence ceſſera-t-elle bientôt de m'é-
» prouver. »

Cette résolution, & la conduite que j'avois tenue avec ceux qui avoient voulu m'humilier m'avoient attiré une certaine considération parmi les Sauvages, de manière que de temps en temps j'habitois le derrière de leurs tentes; je buvois même quelquefois dans leurs vases. Mon maître me laissoit tranquille, & ne me faisoit plus garder les chameaux. Il est vrai qu'il ne me parloit plus de liberté : au reste, j'aurois peu ajouté foi à ce qu'il auroit pu me dire. Sa perfidie m'étoit si connue que je n'avois plus la moindre confiance en lui.

Il falloit néanmoins que je continuasse à faire des fagots pour pourvoir à ma subsistance, mais souvent la soif me jetoit dans des accès de fureur inconcevables. Il faut en avoir connu les tourmens pour se faire une idée des extrêmités auxquelles elle peut porter un homme. Je voyois les Arabes qui eux-mêmes étoient désolés. Plusieurs étoient morts de faim & de soif. La saison ne leur

promettoit aucun ſoulagement. C'étoit la quatrième fois que la ſéchereſſe avoit dévoré les moiſſons. Cette cruelle poſition aliéna tellement les eſprits des habitans des Tribus différentes, qu'ils ſe firent la guerre entr'eux. C'étoit à qui enlèveroit le plus de beſtiaux pour en faire ſécher la chair : le lait manquoit preſqu'entièrement. L'eau étoit encore plus rare, puiſqu'on n'en trouve dans preſque aucune partie du déſert, excepté en s'approchant de la mer, encore eſt-ce une eau ſalée, noirâtre & infecte. Cette mauvaiſe boiſſon, jointe à ce que l'on ne trouve point de pâturages, tient toujours les Arabes éloignés des côtes. Manquant de toutes proviſions, perſonne n'oſoit ſe mettre en campagne ; ce fut dans cette circonſtance que je vis tout ce que le beſoin peut inſpirer à l'homme. Les chameaux que l'on égorgeoit ſervoient à abreuver ceux des Arabes qui avoient le moins de lait. On conſervoit avec un ſoin tout particulier l'eau qui étoit dé-

pofée dans l'eftomac de ces animaux; on la féparoit d'avec le fumier : en la preffant il en fortoit une eau verdâtre avec laquelle on faifoit fouvent cuire la viande. Celle que l'on tiroit du corps des chèvres portoit un goût de fenouil d'une odeur affez douce. Le bouillon ne m'en a jamais paru défagréable : celui du chameau eft bien moins flatteur au goût. Mais ce qui m'a le plus étonné, c'eft que ces animaux, qui ne boivent au plus que deux ou trois fois dans l'année, & qui ne mangent que des plantes exactement defféchées, aient dans l'eftomac une quantité prodigieufe d'eau; le chameau furtout.

La Providence, qui ne m'avoit point encore abandonné, vint encore veiller fur mes jours, que je voulois abréger en m'expofant aux dangers d'un combat. La vie m'étoit à charge. Dans l'efpoir d'en voir terminer le cours, je demandai à mon maître la permiffion d'aller dans les lieux où paiffoient fes troupeaux, & de me joindre aux

habitans

habitans pour les défendre contre les pillards. Mon offre fut acceptée, il me céda sa monture, un pistolet, la seule arme à feu qu'il eût en sa possession, & il se mit en prières pour obtenir du Ciel la conservation de son chameau & la prospérité des armes de ceux de son parti. Je m'avance donc, le pistolet à la main, avec un des parens de mon maître. J'arrive avec mon conducteur au milieu des guerriers, qui n'observoient aucun ordre. Je ne sais s'ils fuient ou s'ils courent les uns sur les autres : je ne voyois qu'un tourbillon d'hommes & de poussière; je ne concevois point comment ils pouvoient se reconnoître entr'eux. Mon chameau, qui sans doute n'étoit pas accoutumé à ces sortes d'expéditions, ne marchoit que d'un pas lent au feu de l'ennemi. Mon conducteur s'éloigne bientôt, & je le vois tomber mort d'un coup qui lui enlève la cervelle. Mon chameau épouvanté se met à faire des sauts épouvantables, & me jette à dix pas de lui sur un

monceau de ſable. Auſſitôt un fantaſſin m'atteint, il me tire un coup de piſtolet, me manque, & ſoudain il tombe à mes pieds. Un autre Arabe vient à moi, le poignard à la main ; il eſt prêt à m'en percer le ſein, lorſque par une eſpèce de miracle, ſa main, en s'élevant au-deſſus de ſa tête, s'engage avec ſon arme dans le turban qui flottoit ſur ſes épaules. Je ſaiſis ce moment pour lui porter un coup de la croſſe de mon piſtolet, en même temps je le pouſſe rudement, & il tombe ſans connoiſſance. Ce fut le ſeul uſage que je pus tirer de mon arme. Je n'avois point de quoi la recharger, quoiqu'ordinairement on ne ſe préſente pas au combat ſans avoir quatre ou cinq coups de munition. Mon piſtolet avoit manqué deux fois de faire feu. Ces accidens ne ſont pas rares, tant les armes & la poudre ſont mauvaiſes : auſſi les batailles des Arabes ſont-elles bientôt décidées. Le plus grand mal que ſe font ces ſauvages conſiſte à ſe déchirer le

visage avec leurs ongles, & à se porter quelques coups de poignard. Les chameaux généralement accoutumés à ces combats, se mêlent en mugissant dans la foule; ils mordent & dispersent les ennemis plus promptement que ne le pourroient faire des cavaliers armés.

Le combat fini, plusieurs de nos Arabes vinrent à moi en me disant que j'étois bon, bon. Ils étoient persuadés que j'avois tué trois hommes, quoique je n'en eusse blessé qu'un. Cependant je les laissai dans leur erreur, & j'eus soin de décharger mon pistolet pour mettre ma gloire à couvert.

Puisque le sort m'épargne, me dis-je alors; je puis tout tenter. Je formai le projet de m'évader, & d'enlever à mon maître tous les bijoux que je lui avois donnés. Avec ces effets, je me proposois de passer dans une autre Tribu. Voici mon raisonnement. Si quelqu'Arabe me rencontre, il ne demandera pas mieux que de s'éloigner

pour mettre mon butin en fureté, & je l'engagerai à gagner au plutôt Maroc. Ce projet me paroiffoit excellent. Je ne connoiffois ni le chemin qu'il falloit prendre, ni les dangers qu'il y avoit à courir ; je me hâtai donc de le mettre à exécution. Il réuffit au mieux : je cachai le tout dans un trou jufqu'au lendemain, avec l'intention de joindre à ma pacotille quelque couverture bonne ou mauvaife pour me garantir du froid.

Sidy Mahammed ne tarda pas à s'appercevoir que fon tréfor lui manquoit. Il accourt auffitôt au pied du buiffon où j'étois. Prières, menaces, careffes, il met tout en ufage pour obtenir de moi la reftitution de fon bien, & furtout pour me fupplier de n'en parler à perfonne. « Je te jure par Mahomet, par „ tout ce que je refpecte le plus, me dit-il, „ que je te ferai inceffamment conduire à „ Mogador, je te promets enfin de te ren- „ dre la liberté à la première occafion. Rends- „ moi, je t'en conjure, ce que tu m'avois

„ déjà donné. Si ma femme, qui eſt prête
„ d'accoucher, apprenoit mon malheur, elle
„ en ſeroit trop affectée; elle perdroit ſon
„ enfant, & peut-être la vie. Enviſage les
„ maux dont tu deviendrois la cauſe „.

Cette obſervation de Sidy Mahammet m'auroit peu touché, ſi je n'euſſe réfléchi pendant la nuit qu'il étoit poſſible que je tombaſſe entre les mains de quelque miſérable, trop pauvre pour entreprendre un long voyage, ou qui, pour mettre ſon vol en ſureté, m'auroit infailliblement tué d'un coup de poignard. Je cédai donc aux circonſtances, en feignant de me rendre à ſes prières. Je conſervai tout l'aſcendant que la crainte me donnoit ſur lui, & je lui dis que s'il ne tenoit point ſa parole, je ne manquerois point de lui enlever une ſeconde fois tout ce que je lui remettois. Il me renouvela ſes ſermens, & me promit de me donner exactement à l'avenir une portion de lait ſoir & matin. Il me tint ſa promeſſe; mais il ne s'éloigna

plus. Il craignoit que ses voisins, avec lesquels j'étois continuellement, & ses parens particulièrement, ne fussent instruits de l'enlèvement que j'avois fait, & qu'une autrefois sa chère cassette ne lui fut ravie pour toujours. J'ai cru qu'alors il désira sincèrement de pouvoir se défaire de moi. Le Ciel lui en fournit enfin l'occasion, si long-temps attendue.

Le hasard conduisit vers le lieu que j'arrosois de mes larmes Sidy Mouhammet, Shérif de la Tribu de Trargea. Il me voit & me demande qui je suis. On lui fait mon histoire; on lui vante surtout ce que j'avois dit posséder au Sénégal en poudre, fusils, &c. Le Shérif à l'instant m'appelle & me demande quel étoit mon état à l'isle Saint-Louis; je satisfais à ses demandes. Il m'observe de plus près, & s'écrie: Es-tu Brisson? — Hélas! oui, c'estmoi-même. Aussitôt il s'étonne; vous ne connoissez point ce Chrétien, ajoute-t-il: tout ce qui est au Sénégal

lui appartient. Cet homme avoit préſumé que tous les effets des magaſins du Roi, qu'il m'avoit vu faire délivrer, étoient ma propriété. Le beau-frère de mon maître, encouragé par ce peu de mots, ne balança pas à m'acheter, moyennant cinq chameaux.

J'ignorois la concluſion de ce marché, lorſqu'un jour je fus frappé tout-à-la-fois de ſurpriſe & de joie. Je revenois avec mon maître de faire boire les chameaux (pour la troiſième fois depuis trois mois) & la Maureſſe me commande d'aller reporter dans une tente voiſine un ſeau de cuir qu'on lui avoit prêté. Sidy Sellem, dont j'ai déjà ſouvent parlé, y étoit; il m'appela, & me dit que je pouvois me préparer à partir avec lui le lendemain pour Mogador. Je m'étois ſi ſouvent flatté de cet eſpoir, & j'avois tant de fois été trompé dans mon attente, que je ne pouvois point me perſuader que ce qu'il me diſoit fût vrai. Cependant quelques témoins de ce que me diſoit l'Arabe, m'aſ-

furèrent que ce n'étoit point une fauſſe nouvelle. Le vieillard lui-même me le proteſta de nouveau. Je me jette à ſes pieds, je pleure, je ſanglotte, je ris, je ne ſais où j'en ſuis. Ah ! qu'il faut connoître le prix de la liberté pour ſentir, pour ſe faire une idée de ce que j'éprouvai lorſqu'on m'apprit que mes fers alloient être briſés !

Mon premier patron m'appelle & me dit que je ne ſuis plus à lui. « Je remplis ma „ promeſſe, ajouta-t-il, tu vas revoir ta „ patrie. „ J'oubliai dans ce moment tout reſſentiment quelconque pour me livrer à toute ma joie. Elle me parût redoubler lorſque j'appris que j'aurois un compagnon de voyage. « Nous allons le rejoindre à quelques „ pas d'ici, me dit-il. „ J'étois bien loin de penſer que ce fut le malheureux boulanger. Je lui demandai, en le voyant, par quel miracle il étoit reſſuſcité ? « Hélas ! me répon- „ dit-il, je ne ſais point comment je ne ſuis „ pas mort. Sidy Mahammet me ſurprit un

„ jour à teter la femelle d'un chameau; il
„ courut fur moi, me porta plufieurs
„ coups, & me ferra fi fort la gorge, que
„ je tombai prefque fans vie à fes pieds.
„ Je fus très-étonné, quand je revins de
„ mon évanouiffement, de me trouver
„ feul. J'avois le col tout en fang; vous
„ pouvez encore voir la marque de fes on-
„ gles. Je me traînai de mon mieux dans
„ l'antre d'un rocher. L'écho me répéta plu-
„ fieurs fois la voix de mon barbare maître,
„ qui étoit revenu fur fes pas pour me cher-
„ cher, ou au moins pour voir ce que j'é-
„ tois devenu. Ne m'ayant point retrouvé
„ fur la place, où il m'avoit laiffé expirant,
„ il m'appela de tous côtés; mais je ne
„ voulus jamais répondre. Je m'étois promis
„ ou de mourir de faim, ou de gagner le
„ bord de la mer, dans l'efpérance d'y voir
„ quelque navire. J'y arrivai en effet, après
„ dix jours de marche, n'ayant eu pour
„ toute nourriture que des limaçons, & pour

„ toute boiſſon que mon urine. La vue d'un
„ petit chaſſe-marée, qui étoit mouillé aſſez
„ près de terre, redoubla mes forces. Je cou-
„ rus précipitamment ſur le rivage pour tâ-
„ cher de me faire reconnoître par des ſignes,
„ & d'engager le Capitaine à m'envoyer une
„ chaloupe. Mais à peine eus-je fait quel-
„ ques pas entre les rochers qui bordent la
„ mer, que je fus ſaiſi par deux jeunes
„ Arabes (1), qui m'entraînèrent à quelque
„ diſtance du bord de la mer. La frayeur
„ de me voir entre leurs mains, le chagrin
„ d'avoir échoué dans mon entrepriſe, &
„ la faim ſurtout m'avoient réduit à une
„ telle extrêmité, que je ſerois infailliblement
„ mort, s'ils ne m'euſſent pas donné les plus
„ prompts ſecours. Ils prirent de moi le plus

(1) Les Arabes qui ſe tiennent le long de la côte ne vivent que de leur pêche. Ils ſont on ne peut pas plus pauvres : mais d'un caractère bien moins féroce que ceux qui habitent l'intérieur des terres ; auſſi ces derniers les mépriſent-ils ſouverainement.

» grand soin; & depuis ce jour, je les ai
» eus pour maîtres. J'ai été chargé de la
» garde de leurs chèvres, car ils n'ont point
» d'autres troupeaux, ni d'autre existence
» que celle qu'ils se procurent par la pêche.
» Ils m'ont paru d'un caractère bien plus
» doux que les Arabes qui habitent dans
» l'intérieur des terres; ils sont plus labo-
» rieux. Il y a plus de quinze jours qu'ils
» m'ont annoncé qu'ils alloient me conduire
» au Sultan; & s'ils m'ont amené ici, je
» dois croire qu'ils étoient convenus de ce
» rendez-vous avec votre maître, après lui
» avoir fait savoir qu'ils m'avoient arrêté.
» J'aurois bien désiré, Monsieur, ajouta-t-il,
» que vous eussiez été avec moi; très-assu-
» rément vous auriez été moins malheu-
» reux, car je n'ai point eu à me plaindre
» de ces gens. Ils m'ont beaucoup parlé de
» vous; il paroît que vous êtes fort connu
» parmi eux (1). Mais enfin, nous voici

(1) Les bijoux que j'avois remis à Sidy Mahammet

„ réunis ; que va-t-on faire de nous ? eſt-il „ vrai que l'on va nous conduire au Sultan „ de Maroc ? „

Après avoir écouté l'hiſtoire du Boulanger, je répondis à ſa demande : qu'en effet, nous allions partir pour Maroc ; mais que nous avions une bien longue route à faire. « Nous „ aurons beaucoup à ſouffrir, lui dis-je, „ s'il faut que nous ſuivions le pas des cha- „ meaux : j'ignore d'ailleurs comment nous „ pourrons ſubſiſter, car nous n'avons point „ de femelles de chameau, & par conſé- „ quent point de lait. Je crains bien que „ nous ne ſoyons obligés d'aller demander „ l'hoſpitalité de bourgade en bourgade, „ ce qui prolongeroit encore notre route. „

Le lendemain les habitans de la Tribu de Trargea, s'étant raſſemblés autour de Sidy

---

m'avoient fait une telle réputation dans toutes ces hordes, que les voyageurs Arabes, qui paſſoient dans nos contrées, demandoient à mes compagnons d'infortune, quand ils me rencontroient : *es Briſſon ?*

Sellem, firent une longue prière, après laquelle on lui fit apporter, ainsi qu'à nous, une marmite pleine de bouillie, faite avec de la farine d'une graine sauvage, dont je crois avoir déjà parlé. On joignit à ce plat une forte dose de lait & les souhaits d'un bon voyage.

Sidy Mahammet me fit aussi les adieux les plus touchans. « Adieu, Brisson, me dit-„ il, tu vas entreprendre un voyage bien „ long & bien pénible. Tu reconnoîtras „ combien j'avois de raisons pour craindre „ de m'y exposer. Je souhaite qu'il ne t'ar-„ rive rien de fâcheux, & que ton voyage „ par mer soit plus heureux que le dernier. „ Adieu, n'oublie pas d'envoyer à ma fem-„ me du drap écarlate. Tu en chargeras „ Sidy Sellem. Adieu, mon ami Brisson. „ Les larmes qui accompagnèrent ces dernières paroles m'en auroient imposé si je n'eusse pas su jusqu'où cet homme savoit pousser l'art de se contrefaire. Cependant le plaisir

de m'éloigner de lui fit que je lui témoignai de la reconnoissance. Je m'engageai même à lui envoyer ce qu'il m'avoit demandé pour sa Mauresse Il m'aida à monter sur un grand chameau qui nous étoit destiné, à moi & au Boulanger, mais que nous fûmes contrains d'abandonner quelques jours après, & nous ne fûmes point les seuls. Ces animaux, ne trouvant point de pâturages, n'étoient point en état de continuer leur marche : d'ailleurs les chameaux de cette contrée ne peuvent point résister à la fatigue. D'un autre côté, comme ils n'étoient point sellés, nous ne pûmes point nous en servir long-temps. Nous fûmes donc obligés de marcher à pied pendant le reste du voyage. Que je souffris quand le sable pénétroit dans les plaies que j'avois aux pieds, & quand les épines les renouveloient sans cesse ! Souvent je tombois sans espoir de me relever. Cependant il falloit encore aller de droite & de gauche pour rassembler les

chameaux qui reſtoient en arrière : ſouvent il falloit faire des marches forcées pour éviter les hordes dont nous avions à craindre la pourſuite.

Un jour, hélas ! que le ſouvenir de ce cruel jour ſera long-temps gravé dans ma mémoire ! nous trouvons un vallon, que les pluies nouvellement tombées avoient couvert de verdure. Mon maître s'y arrête pour laiſſer paître ſes chameaux affamés. Il monte juſqu'au haut d'une haute montagne qui bordoit le vallon. Il s'aſſeoit pendant quelque temps pour regarder manger ſa monture & les autres chameaux qu'il conduiſoit à la ville pour les y vendre. Je paſſe auprès de lui pour arriver au ſommet de la montagne, croyant que c'étoit le chemin que nous devions ſuivre. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'eſt que le vieillard me laiſſe continuer ma marche, & que je vois un ſentier battu. Cependant, arrivé ſur la cime, je vais à quelques pas

du sentier pour secouer ma longue barbe, qui sans cesse se remplissoit de vermine, malgré tous mes soins. Il y avoit près d'une heure que j'étois tappi derrière un buisson, sans voir paroître aucun de nos voyageurs. Je reviens alors sur le bord de la montagne. Dieu ! quelle est ma frayeur quand je n'apperçois plus personne. Où sont-ils? par où ont-ils passé? quel chemin prendre ?... Comme les hordes qui campent par fois dans ces environs y viennent faire pâturer leurs troupeaux, une infinité de chemins différens y aboutissent. Je n'imagine d'abord d'autre moyen que d'appeler à diverses reprises Sidy Sellem. Enfin, je découvre de loin quatre à cinq Arabes qui s'avancent vers moi; je cours à eux, croyant qu'ils sont de notre suite. Bientôt je reconnois mon erreur; un grand chien & le plus vigoureux de ces barbares m'atteignent au même instant. L'Arabe me renverse d'un coup du dos de la lame de son sabre qu'il me porte sur la tête. Les autres

arrivent

arrivent, m'entraînent dans l'antre des rochers qui leur sert d'asile, & m'y préparent le sort le plus affreux.

Voilà donc l'espoir de recouvrer ma liberté, perdu à jamais. Mon esclavage va devenir plus dur qu'il ne l'a jamais été! J'étois absorbé dans mes réflexions lorsque ces assassins gagnèrent une pente, qui conduisoit au lieu où ils cherchoient à me dérober à la vue de leurs camarades. Tout-à-coup, dans un vallon qui entouroit les montagnes, j'apperçois nos troupeaux & notre petite caravanne au nombre de vingt personnes. J'échappe heureusement à mes brigands, & je trouve assez de forces pour aller me réfugier auprès de mon vieillard. Les vagabons épouvantés prirent la fuite.

Mon maître me fit de sévères réprimandes, il me recommanda de ne jamais plus m'écarter de lui. Je me plaignois à mon tour de ce qu'il ne m'avoit pas prévenu que le sentier que je suivois n'étoit point

celui qu'il devoit prendre lui-même, ainsi qu'il sembloit me l'indiquer; enfin, de ce qu'il s'étoit éloigné sans m'appeler, & de ce qu'il n'avoit point envoyé à ma recherche. Il me répondit qu'il ne m'avoit point arrêté dans le sentier, parce que son intention étoit de le suivre aussi; mais qu'il avoit été obligé de suivre les chameaux qui parcouroient le vallon pour y manger des herbes vertes, dont ils avoient été long-temps privés. « J'é„ tois au moment de te rejoindre, ajouta„ t-il, lorsque le son de ta voix m'a averti „ de ton danger & de celui où je pouvois „ me trouver moi-même. Mais je n'osai ni „ exposer mes chameaux, ni hasarder ma vie „ pour sauver la tienne; au reste, nous n'a„ vons point de temps à perdre, éloignons„ nous au plus vîte d'un lieu où je ne suis pas „ plus en sûreté que toi. „ En effet, pendant plus de six heures nous doublâmes le pas & nous fîmes une fausse marche pour tromper ceux qui auroient voulu nous recher-

cher. Nous ne mangeâmes que le lendemain du jour suivant, encore ne fut-ce que le soir; de manière que dans l'espace de deux fois vingt-quatre heures, je ne pris que quelques poignées de chicorée sauvage que j'avois cueillie dans le fatal vallon.

Dès la pointe du jour nous nous mîmes en campagne : nous passâmes des montagnes, & nous traversâmes des plaines remplies de cailloux calcinés qui ressembloient assez au charbon de nos forges. Au-dessus de ces cailloux s'élevoit de distance en distance une terre blanchâtre sur laquelle on voyoit de gros corps d'arbres croisés les uns sur les autres, dont les racines étoient renversées. Ils étoient entièrement dépouillés de leur écorce, les branches, cassantes comme le verre, étoient tordues comme des cordes. Le bois d'une couleur jaune ressembloit à du bois de reglisse, enfin, l'intérieur des arbres étoit rempli d'une poudre fort rude au toucher. Tout ceci m'annonçoit

une révolution extraordinaire. Je fus curieux de ſavoir ſi ces corps ne portoient point un goût de ſouffre ; mais le bois, les cailloux, la pouſſière renfermée dans le ſein des arbres n'avoient ni goût ni odeur.

Plus loin, nous trouvâmes des montagnes d'une hauteur prodigieuſe, qui ſembloient s'être amoncelées les unes ſur les autres. Les rochers qui s'en étoient détachés avoient formé, par leur chûte, autant de précipices. D'autres ſuſpendus en l'air menaçoient d'écrâſer le voyageur ; d'autres encore, en ſe heurtant les uns contre les autres, & en recevant dans leur choc des terres argilleuſes, qui s'éboulent ſans ceſſe, formoient des voûtes épouvantables. Les vallons circonvoiſins étoient remplis de rochers qui paroiſſoient s'élever les uns ſur les autres pour produire de nouvelles maſſes non moins formidables. Enfin, on voyoit une longue ſuite de montagnes, dont à chaque inſtant il ſe détachoit des morceaux d'une groſſeur

monſtrueuſe, qui étoient réduits en pouſſière avant que d'arriver juſqu'à terre.

D'un autre côté ſortoient deux ſources: l'une traîne dans ſon cours un limon noirâtre qui exhale une odeur ſulfureuſe. L'autre, ſéparée de la première par une petite langue de ſable de douze à quinze pas de largeur, eſt plus claire que le cryſtal. Le goût de ſes eaux eſt aſſez agréable; le fond du lit eſt rempli de petits cailloux de couleurs différentes, qui préſentent à la vue un coup-d'œil charmant.

C'eſt en ce même lieu que j'ai obſervé une ſingularité que je ſoumets aux lumières de mes Lecteurs. Dans un fond, qui me parut d'abord être fort rétréci par la quantité des montagnes qui l'entourent, à travers des voûtes menaçantes, formées par la chûte de différens rochers entaſſés les uns ſur les autres, je découvris une plage immenſe qui m'étonna par les variétés qu'elle offroit à la vue. D'abord ce vallon préſente de loin un

terrain humide & fillonné, comme si des ruiffeaux y euffent autrefois ferpenté : le bord de ces fillons étoit recouvert de plusieurs couches, & d'une forte épaiffeur de glaçons nitreux. Les rochers qui fervoient d'enceinte étoient comme lambriffés de même, & reffembloient affez à des cafcades. De groffes racines rougeâtres & des branches garnies de feuilles, femblables à celles du laurier, rampoient à travers les différentes crevaffes. Plus loin, en avançant vers l'Oueft, on voyoit des pyramides de gros cailloux auffi blancs que l'albâtre, amoncelés les uns fur les autres, qui fembloient annoncer le bord d'un rivage, & à travers lefquels s'élevoient de hauts dattiers, dont le corps étoit enveloppé jufqu'au fommet. Les palmes couchées fur ces amas de pierres annonçoient par leur étendue & leur couleur combien ils étoient antiques. D'autres, renverfés çà & là & entièrement dépouillés de leur écorce, offroient le fpectacle le plus trifte.

Je fendis avec mes ongles une de ces palmes, & j'en portai un morceau à ma bouche; elle avoit un goût à la fois amer & salé, mais elle étoit sans odeur. Celles qui étoient renversées tomboient par lambeaux dès que je voulois y toucher, & les filamens qui restoient sous l'écorce étoient recouverts d'une poudre salineuse aussi brillante que le crystal. Les racines qui pendoient le long des rochers étoient gluantes, & l'écorce s'en détachoit au moindre toucher. J'arrachai plusieurs branches de laurier sauvage, il en sortit aussitôt des gouttes blanches, dont une, qui m'étoit tombée sur la main, me causa une cuisson très-vive & une tache noire qui emporta la peau. Je n'osai point m'exposer à la goûter. En un mot, les cailloux, les couches nitreuses, les dattiers renversés, d'autres enveloppés jusqu'à leur couronnement, la plage immense tapissée d'un sel extrêmement fin, les terres coupées, hâchées, qui paroissoient avoir été retournées

par des torrens, ces montagnes déchirées, ſi j'oſe le dire, tout ſembloit m'annoncer qu'autrefois l'écume de la mer s'étoit portée en ces lieux. Je demandai à Sidy Sellem ſi nous en étions bien éloignés, & ſi jamais il avoit paſſé dans cet endroit? Il me répondit que nous étions peut-être les premiers hommes du monde qui y euſſent abordé, qu'il cherchoit la mer qui devoit être devant nous pour s'orienter vers les lieux où l'on lui avoit dit qu'il trouveroit des camps d'Arabes, parmi leſquels il avoit des amis qui avoient fait avec lui le voyage de la Mecque. « Sois tranquille, ajouta-t-il, le „ ſoleil eſt mon guide, il me conduira où „ je veux aller. Tu peux ſuivre ſans rien „ craindre le pas des chameaux. „ En effet, il me ſembloit que je marchois avec plus de facilité; mais je ne tardai pas à reſſentir des douleurs cruelles, quand mes pieds, tout déchirés, ſe remplirent de pouſſière ſalineuſe. Quel fut mon étonnement quand,

après deux jours de marche, je me vis sur le bord de la mer, & que je l'apperçus sous mes pieds rouler ses flots écumans dans un précipice épouvantable! Vers la partie de l'Est, où je me trouvois, son cours étoit limité par des rochers immenses. En considérant cette élévation, je ne pouvois me persuader que jamais cet élément eût pu porter ses flots à une telle hauteur. Ces rochers, me disois-je, lui auroient-ils donc servi de lit? Je me perdois dans mes conjectures...... D'ailleurs, je me suis annoncé pour rapporter des faits, il ne me conviendroit point de vouloir faire des dissertations savantes.

A quelques journées plus loin, toujours en avançant vers Maroc, nous trouvâmes d'autres montagnes non moins élevées que les premières, couvertes de cailloux de couleur rose, citron, violette, verte, &c., & j'apperçus à une grande distance de vastes forêts. Je n'en avois point encore vu depuis treize mois que j'errois dans les déserts. Je

ſus étonné de voir des corps d'arbres ſortir du centre des rochers, & paroître ſuſpendus comme des fruits. Je vis auſſi avec ſurpriſe des chevreuils courir les uns après les auttes ſur ces mêmes arbres, franchir des rochers eſcarpés, & s'échapper avec une vîteſſe incroyable, dès qu'ils appercevoient queſqu'un. Auſſitôt que l'un d'eux prend la fuite, tous les autres le ſuivent. Je remarquai qu'entre pluſieurs autres arbres, celui dont la feuille reſſemble à celle du gommier, ou de notre perſil, étoit le ſeul dans toutes les contrées, où j'en ai vu de différentes eſpèces, qui eût ſouffert du feu du Ciel, la foudre avoit reſpecté tous les autres.

Nous parcourûmes ces forêts pendant trois jours. Nous y paſsâmes quatre nuits, & cependant je n'y ai jamais entendu aucun des animaux féroces dont les déſerts d'Afrique ſont peuplés. Il faut qu'ils habitent la partie la plus reculée de l'Eſt; mais comment peuvent-ils y trouver de l'eau ?

Plus nous avancions, plus ma misère diminuoit. Nous trouvions assez fréquemment des champs d'orge à la veille d'être moissonnés. Je m'asseyois & j'en mangeois avec un plaisir que j'aurois beaucoup de peine à exprimer. L'eau commençoit à ne plus être si rare. D'un autre côté, nous tombions souvent dans des bourgades où nous étions bien reçus. Dans d'autres, où nous aurions pu être exposés, Sidy Sellem qui avoit fait le voyage de la Mecque, étoit respecté. Cependant les Arabes de la Tribu Telkœnnes passèrent par-dessus toute considération.

Après lui avoir rendu, comme étranger, tous les honneurs d'usage, on lui fit apporter à l'heure accoutumée de la farine d'orge & du lait. Il me donna le reste de son souper, que j'allai manger à l'écart avec le boulanger mon nouveau camarade ; car, surtout en voyage, un Chrétien ne doit ni boire, ni manger, ni encore moins dormir auprès de son maître. Mon repas fini, je creusai le

fable, afin de pouvoir me mettre à l'abri du froid. Pour empêcher que le fable ne m'entrât dans les yeux, je me couvris la tête de la ferpillière que je portois autour de ma ceinture : mais à peine commençois-je à fermer les yeux, que j'entendis le bruit de deux coups de fufil que l'on venoit de tirer auprès de moi, & auffitôt je me fentis faifi par le corps. J'écartai promptement l'efpèce de couverture que je m'étois faite, & qui brûloit. Un de ceux qui me tenoit me demanda fi l'on m'avoit bleffé. Je jugeai bien que le feu, attaché à mon linge, provenoit de la bourre d'un fufil.... « Non, lui „ répondis-je : mais que vous ai-je fait pour „ me traiter de la forte ? Sir, (1) ajouta- „ t-il, fuis-nous. „ Mon maître, qui avoit été réveillé par le bruit de l'arme, accourt

(1) Le langage que l'on parle dans le défert diffère beaucoup de celui de la capitale. Sidy-Sellem, qui étoit un favant, fut obligé de fe répéter plufieurs fois pour pouvoir fe faire entendre de l'Effendy, qui l'interrogeoit en préfence de l'Empereur.

vers l'endroit où il avoit entendu ma voix. Il se plaint de ce que l'on en usoit ainsi avec un de ses esclaves, & de ce que l'on violoit les droits de l'hospitalité envers un homme tel que lui. L'Arabe montagnard, reprenant la parole, lui dit, d'un ton arrogant, que pendant la nuit il veilloit à la garde de son troupeau, qu'il ignoroit que je fusse de sa suite; & qu'ayant vu un homme se cacher dans le sable, il l'avoit pris pour un de ces coureurs qui, pendant la nuit, viennent enlever les jeunes chevreaux. Sidy-Sellem feignit de le croire, loua son zèle, & me retira d'entre ses mains. Dès qu'il crut que tout étoit tranquille dans la bourgade, il s'éloigna d'un lieu où il craignoit tout autant pour lui-même que pour moi.

Ces Arabes, de la Tribu Telkœnnes, sont les plus mal constitués que j'aie vu dans le désert. Ils vivent au milieu des montagnes de sable, formées par les vents. On diroit qu'ils cherchent à se dérober à la lumière

du jour; tant il eſt difficile de pénétrer dans leurs retraites, ou d'en ſortir. Les plaines qui les avoiſinent ſont remplies de ſerpens énormes. Trois fois j'ai été témoin de la frayeur qu'ils inſpirent aux chameaux; & ces animaux, en prenant l'épouvante, s'enfuyoient & nous obligeoient, moi & le boulanger, à faire de longues courſes avant que de pouvoir les raſſembler.

Enfin, nous approchions de la fameuſe ville de Gouadnum, dont j'avois entendu parler depuis ſi long-temps. Ce fut à travers les antres des rochers que je vis dans le lointain une ville bâtie ſur une élévation, dont les alentours annonçoient des fortifications formidables. De plus près, je ne vis plus que des murailles de terre, toutes délabrées. On appercevoit quelques habitans qui ſe montroient à travers de petites lucarnes. Ils ſembloient méditer quelque mauvaiſe action. Le chef du bourg, inſtruit que Sidy Sellem étoit à la tête de cette petite caravanne,

vint au-devant de lui, ſuivi de quatre eſclaves nègres. Ils portoient ſur leur tête un paillaſſon de dattes, dont leur maître venoit lui préſenter l'hommage. « Eſt-ce Gouadnum » que je vois, lui demandai-je? Non, me » répondit-il, c'eſt le fort Labat. La ville » eſt plus loin; tu peux la découvrir. » En effet, nous y arrivâmes deux heures après.

Cette ville, tant déſirée, eſt le refuge de tous les rebelles les plus déterminés des différentes Tribus. Elle eſt diviſée en deux parties. La partie baſſe étoit commandée par Sidy Adalla. Il y avoit un gouverneur pour la partie haute, placée ſur une monticule, & qui reſſemble aſſez au fort Labat. Preſque toutes les maiſons ſont conſtruites de la même manière. Quatre grandes murailles embraſſent un eſpace immenſe de terrain. Tous ceux du même parti conſtruiſent une maiſon qui ne reçoit de jour que par la porte & par le haut, qui reſte ouvert. Les quatre murs qui entourent ce logis ſont

fort élevés. Il n'y a qu'une feule porte dans toute la circonférence ; elle eft gardée par de gros chiens. Chaque particulier a auffi un chien pour fa propre sûreté ; & fans cette précaution, quoique renfermé dans l'enceinte, il ne feroit pas à l'abri d'être volé par un de fes voifins, plus hardi ou plus adroit que lui.

Je n'ai pas pu concilier cette méfiance générale avec le commerce confidérable qui fe fait dans cette ville. J'y ai vu deux marchers, qui certainement ne le cédoient en rien à de belles foires des provinces de France. Quoiqu'il ne laiffe pas d'y circuler des efpèces, je crois que l'échange des différentes marchandifes en eft l'objet principal. On y trouve des laines fuperbes en grande quantité, & furtout des étoffes de laine, moitié blanche, moitié cramoifie, qui fervent pour l'habillement. Les courtiers qui viennent les acheter, pour les revendre dans l'intérieur des terres, donnent en retour des

chameaux. Leur bénéfice ordinaire eſt de quatre cent pour cent, & ſur ces articles ils gagnent bien moins que ſur le froment, l'orge, les dattes, les chevaux, les moutons, les chèvres, les bœufs, les âneſſes, le tabac, la poudre à canon, les peignes, les petits miroirs, & d'autres clinquailleries qui ne s'exportent pas au loin. La conſommation s'en fait dans diverſes petites villes de la contrée, où le marché ſe tient à certains jours fixés.

Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt qu'il n'y a guères que les Juifs qui faſſent le commerce. Ils ſont cependant expoſés aux affronts les plus outrageans. Un Arabe arrache le pain (1) de la main d'un Iſraé-

(1) Ce n'eſt qu'à Gouadnum que j'ai commencé à voir du pain. Soit que la brique & la pierre ſoient rares, ſoit que l'uſage de carreler les fours ne ſoit point encore pratiqué, on fait rougir des petits cailloux ſur leſquels on cuit la pâte. Le pain eſt aſſez bon. Celui que l'Empereur faiſoit fournir au Conſul, m'a paru cuit différemment, ſans que je puiſſe dire de quelle manière. Je l'ai trouvé plus agréable au goût.

lite ; entre chez lui, ſe fait donner une poignée de tabac, ſouvent le frappe, ne le traite jamais qu'avec inſolence, & le pauvre Juif ſouffre tout avec patience Il eſt vrai qu'il ſe dédommage à ſa manière par l'adreſſe avec laquelle il tire parti de ſes marchandiſes, & par l'aſtuce avec laquelle il trompe l'Arabe : en général ces derniers n'ont pas la moindre intelligence.

Les deux chefs qui commandent à Gouadnum n'ont de ſupériorité que celle que leur donne la fortune, ils no'nt point d'autre prépondérance.

Je rencontrai dans cette ville un Maure, qui s'étoit trouvé ſur le bord de la mer à l'inſtant de notre naufrage. Je lui dois de la reconnoiſſance, car il m'a bien traité. Sa belle-ſœur Paphye m'a paru prendre le plus vif intérêt à mon ſort. Pendant huit jours, que je reſtai à Gouadnum, elle m'employa à moudre de l'orge. Elle me nourrit bien ; & je puis dire qu'elle avoit pour moi des

ſoins & des attentions ſans nombre. Elle auroit même voulu que je demeuraſſe avec elle : mais rien n'approche des ſecours généreux que j'ai reçus du Juif Aaron & de ſes femmes, nonobſtant l'ingratitude qu'ils euſſent éprouvés de la part de pluſieurs eſclaves Chrétiens.

Je quittai Gouadnum après m'y être repoſé huit jours. Je ne trouvai plus juſqu'à Mogador que des bourgs ou des châteaux, perchés pour la plupart ſur de très-hautes montagnes. De loin on les auroit pris pour de ſuperbes demeures, mais de près on ne voyoit que les mêmes formes. Nous n'étions plus auſſi bien nourris. Plus nous approchions de la ville, & moins nous trouvions d'hoſpitalité. Il eſt à croire que les habitans craignent l'affluence des voyageurs étrangers.

Il y avoit ſoixante-ſix jours que nous étions en marche ; mes forces étoient épuiſées, mes jambes étoient gonflées, & mes

pieds presqu'en suppuration (1). J'aurois infailliblement succombé, si, pour me ranimer, mon maître ne m'eût pas dit d'un moment à l'autre : « Tiens, voilà la mer, „ vois-tu les navires ; bon courage, nous „ allons arriver. „ L'espérance me soutenoit, & au moment où je ne m'y attendois presque plus, j'apperçus enfin l'élément dont j'avois tant eu à me plaindre, & qui devoit être encore l'arbitre de mon sort. Sidy Sellem voulut sans doute jouir de ma surprise. En sortant d'un labyrinthe de genets, nous arrivâmes sur le sommet de quelques monticules de sable.... Oh! vous qui lisez cette histoire, trop véritable, vous ne pourrez jamais vous faire une idée de la joie que je ressentis au moment où je vis flotter le pavillon Français, & celui de plusieurs

(1) Il m'étoit entré dans le pied une épine de gommier, que je n'ai jamais pu en retirer qu'elle ne fût entièrement pourrie.

autres nations voltiger fur la poupe des dif-férens navires mouillés dans la rade de Mogador, que je ne connoiffois encore que fous le nom de Soira. « Eh bien! Briffon,
„ me dit mon maître ; eh bien! parles-donc?
„ Es-tu content? vois-tu des vaiffeaux? en
„ manque-t-il de Français? Je t'ai promis
„ de te conduire au Conful, tu vois que j'ai
„ tenu ma parole : mais quoi? tu ne me dis
„ rien! „ Hélas! que pouvois-je répondre? mes larmes ne pouvoient fe livrer un paf-fage, il m'étoit impoffible d'articuler le moindre fon. Je regardois la mer, les pa-villons, les navires, la ville, je croyois que tout cela n'étoit qu'une illufion. Le malheu-reux Boulanger, non moins épuifé & tout auffi étonné que moi, mêle fes fanglots aux miens. Mes larmes innondent les mains du généreux vieillard qui me fait jouir d'une furprife auffi agréable.

Enfin, nous arrivons à la ville, mais je n'étois pas fans inquiétude. Je craignois d'y

être retenu esclave. J'avois su, avant de quitter la France, que l'Empereur avoit maltraité M. de Chénier, chargé des affaires, & que celui-ci s'en étoit plaint à sa cour. Je ne savois pas si la France l'avoit écouté: j'ignorois si elle avoit envoyé un nouveau Consul; dans tous les cas il m'étoit bien permis de craindre. Je ne tardai point à être tranquillisé. En entrant dans la ville, je rencontrai deux Européens. " Qui que vous
„ soyez, leur dis-je, voyez ma misère, & dai-
„ gnez me secourir. Consolez-moi, rassurez-
„ moi. Où suis-je? quel est votre pays? dans
„ quel mois sommes-nous? quel jour avons-
„ nous? „ Je m'adressois à deux Bordelois, qui, après m'avoir considéré, allèrent prévenir MM. Duprat & Cabannes, qui s'étoient fait un devoir de soulager les malheureux qu'un destin contraire avoit jetés sur ces rivages. Ils vinrent au-devant de moi, & sans être rebutés par mon extérieur révoltant, ils me serrèrent dans leurs bras en

verſant des larmes, que la joie de ſecourir un infortuné leur faiſoit répandre. « Tous „ vos malheurs ſont finis, Monſieur, me „ dirent-ils : venez avec nous, nous allons „ travailler à vous les faire oublier. „ Ils m'emmenèrent en effet auſſitôt, après avoir engagé mon maître à nous ſuivre, & à être fort tranquille ſur les arrangemens que je pouvois avoir pris avec lui. Je priai ces Meſſieurs de me permettre de conduire avec moi, non-ſeulement Sidy Sellem, mais encore ſon fils. Leur maiſon devint comme la mienne. Soins, attentions, amitiés, tout me fut prodigué ſans affectation. Ils m'habillèrent de pied en cap de leurs propres habits, en attendant que j'en euſſe fait faire à ma taille. Je reçus bientôt après la viſite de tous les Européens qui ſe trouvoient à Mogador : ils me félicitèrent ſur le changement de mon état, & de ce que j'arrivois dans une circonſtance auſſi favorable qu'étoit celle de l'entrée d'un nouveau Conſul,

qui apportoit de France des préſens très-conſidérables à l'Empereur.

Je fus préſenté le même jour au Gouverneur de la place, qui nous ſignifia l'ordre d'aller à Maroc. Le Roi s'étoit déclaré. Il vouloit voir tous les eſclaves de ſes propres yeux, & qu'ils entendiſſent ſortir de ſa propre bouche l'arrêt de leur liberté.

Nous partîmes donc huit jours après avec une eſcorte qui accompagnoit le tréſor, mon maître, moi & le boulanger, que Sidy Mahammed avoit remis à ſon frère, en ſe réſervant la rançon qu'il pourroit en retirer. On nous fournit des mules, une tente, des vivres & des hommes pour nous ſervir. Nous arrivâmes après quatre jours de marche.

La première choſe que j'apperçus fut la tour d'une des moſquées qui ſe voit de très-loin. Je m'attendois à retrouver la demeure des anciens Empereurs, & quelques reſtes de l'antiquité; mais rien n'y reſſemble

moins que l'afile du Roi de Fez & de Miquenes. Les murs qui entourent le Palais font de terre, & les deux coins tombent exactement en ruine : on feroit tenté de les prendre pour l'enceinte d'un vieux cimetière. Les maifons voifines du parc font baffes & conftruites dans le goût de celles de Gouadnum, mais encore plus fales & moins aërées.

Le garde qui répondoit de ma perfonne, me préfenta au Conful & au Vice-Conful. Ils m'offrirent la table & le logement jufqu'à ce que je puffe repaffer en France. Un fecond garde ne tarda pas à venir m'annoncer que l'Empereur, inftruit de mon arrivée dans la capitale, avoit ordonné que je fuffe amené fur le champ devant lui. Je fuivis donc cet envoyé, qui me conduifit dans de vaftes cours, où je ne vis autre chofe que des murailles très-élevées, du fable, & un foleil brûlant, qui y darde pendant la journée entière. J'arrivai enfin

dans celle où étoient aſſemblés les gardes de ſa Majeſté. Ceux qui ſont de ſervice auprès de ſa perſonne ſont armés d'un fuſil. Leur habillement conſiſte en une tunique de couleur quelconque, & en un manteau ſemblable à celui des chartreux, avec un capuchon. Ils ont pour coiffure une petite calotte rouge ſurmontée d'une houpe bleue. Leurs pieds nuds n'entrent qu'à moitié dans une pantoufle, qu'ils ſont obligés de traîner en marchant. Ils portent le fourreau de leur fuſil en ſautoir, & autour du corps un ceinturon, auquel pend une giberne. Ceux qui m'ont paru ne pas être de ſervice n'avoient pour toute arme qu'un bâton blanc.

Les cavaliers ſont habillés de même. Ils portent des demi-bottines ſans pieds, de grands éperons de neuf à dix pouces de longueur, qui reſſemblent aſſez à de groſſes chevilles de fer. Leurs chevaux ont preſque toujours le flanc ouvert juſqu'au vif. Les cavaliers les harcellent continuellement, &

s'en font un plaisir. Tel eſt le portrait fidelle des troupes de ſa Majeſté le Roi de Maroc.

Tout en attendant mon audience je vis un Capitaine paſſer ſa troupe en revue. Il étoit aſſis par terre, le menton appuyé ſur ſes deux poings, & les bras poſés ſur les genoux qu'il tenoit pliés vers le menton. Il faiſoit avancer les ſoldats deux à deux, & leur donnoit l'ordre. Ceux-ci, après s'être proſternés devant lui, ſe retiroient à leur poſte, ou alloient vaquer à leurs affaires.

Cinq à ſix de ceux qui étoient armés de bâtons me ſautèrent au collet, comme ſi j'euſſe été un malfaiteur. Ils firent ouvrir deux grandes portes battantes, pareilles à celles de nos granges, & me pouſsèrent bruſquement dans le parc. En vain j'y cherchai quelque choſe qui pût m'annoncer la majeſté du trône. Après avoir dépaſſé de quinze à vingt pas une eſpèce de brouette, telle qu'on en voit dans les rues de Paris, on me fit faire volte face, & on me com-

manda, en me pouſſant brutalement, de me proſterner devant cette brouette dans laquelle étoit le Roi, qui s'amuſoit à ſe careſſer les doigts du pied qu'il tenoit ſur ſon genou. Il me regarda pendant quelque temps, puis il me demanda ſi je n'étois point un de ces eſclaves Chrétiens, dont le vaiſſeau avoit échoué ſur ſes côtes, il y avoit environ une année : ce que j'allois faire au Sénégal, &c. « Vous vous êtes perdus par „ votre faute, me dit-il, pourquoi ne vous „ teniez-vous pas au large? Es-tu riche, „ continua-t-il? es-tu marié? „ A peine eus-je ceſſé de répondre à ces queſtions, qu'il ſe fit apporter du papier & de l'encre, puis avec un petit roſeau, qui lui ſervoit de plume, il traça les quatre vents principaux, pour me faire voir que Paris étoit au Nord. Enſuite il chiffra juſqu'à douze en chiffre français. « Connois-tu cela, me „ demanda-t-il? „ Il me fit encore d'autres queſtions à-peu-près ſemblables pour me montrer combien il étoit inſtruit.

« Dis-moi, continua ce Prince, les mon-
» tagnards (1) t'ont-ils bien ou mal traité ?
» t'ont-ils pris beaucoup d'effets ? » Je m'em-
pressai de répondre à toutes ses questions,
en lui observant que plus j'avois approché
de la capitale, & plus j'avois trouvé les
mœurs douces. « Je ne commande point,
» reprit-il, tout le pays que tu as parcouru ;
» ou, pour mieux dire, mes ordres ne
» peuvent point être portés si loin. — Avec
» qui es-tu venu ? — Avec Sidy Sellem de
» La Roussye. — Je le connois, qu'on le
» fasse venir. » Et l'instant d'après mon maî-
tre fut introduit, comme je l'avois été moi-
même.

L'Empereur lui demanda s'il m'avoit
acheté bien cher, & quelles étoient ses
intentions. Il lui répondit fort adroitement
qu'il n'en avoit point eu d'autres en s'ex-

(1) Les habitans des villes appellent montagnards
rebelles les habitans des déserts.

posant à traverser des contrées immenses que de venir se prosterner aux pieds de son souverain pour lui présenter l'hommage de son esclave (1). « Sais-tu, lui demanda en„ core le Prince, s'il s'en trouve d'autres „ chez les Ouadelims & les Labdesseba, car „ ce sont eux qui les ont tous pris ? Le „ patron lui répondit humblement; oui, „ maître, il y en a que je pourrois rassem„ bler facilement, si tu m'en donnes l'ordre. „ L'Empereur ne poussa pas plus loin cette conversation ; il commanda à un de ses gardes de veiller sur moi & sur le boulanger jusqu'à nouvel ordre, & de me faire apporter à manger de sa cuisine royale. Celui-ci me témoigna être fort surpris de ce que

(1) Il est certain que si Sidy Sellem n'eût pas voulu rendre hommage à l'Empereur [il y avoit cinquante ans qu'il n'avoit paru à Maroc], & n'eut pas été appelé à la ville par des intérêts particuliers, je n'aurois jamais revu ma patrie. J'étois trop dans l'intérieur des terres pour jamais en sorti.

le Sultan se fût entretenu si long-temps avec un esclave.

Le lendemain le Consul me fit réclamer auprès du garde, en disant que lorsque le Roi me feroit demander, on pourroit me venir chercher chez lui. Je fus donc habiter une cave qui précédemment avoit servi de demeure à l'Ambassadeur d'Espagne. L'Empereur, voulant témoigner les mêmes égards à l'Envoyé de France, lui avoit fait donner le même logement.

Ce palais, le plus beau dont l'Empereur puisse disposer, n'est autre chose qu'une longue cave, bâtie en terre, dont deux rangs de pilliers soutiennent la voûte. On y descend par un petit glacis, & l'on n'y a d'autre air que celui que l'on respire à travers de petites lucarnes, pratiquées au haut de la voûte. L'Empereur y renferme ses tentes & ses équipages de guerre. Du reste, on ne voit que des murs nuds, des toiles d'araignées, des chauve-souris & des rats. Cet

édifice est placé dans le plus beau des jardins de sa Majesté, orné d'oliviers, de coigniers, de grenadiers & de pommiers. Les quatre hautes murailles qui l'entourent feroient presque imaginer à ceux qui s'y promènent, qu'ils sont prisonniers d'Etat. Au reste, l'Empereur, en y logeant les Ambassadeurs, ou les représentans des puissances étrangères, ne leur fournit aucun meuble quelconque. Il se contente de leur faire distribuer une certaine quantité de boeuf, de mouton, de volailles, de pain & d'eau.

Le palais de sa Majesté consiste en six vastes cours, entourées de murs. L'extérieur du sérail ressemble à un grenier. La mosquée est bâtie dans le même goût. Je ne sais si l'intérieur en est beau, mais les dehors n'offrent rien qui puisse flatter la vue. La ville est séparée du palais par des amas de boues. Les immondices & les ossemens des bestiaux que l'on tue, ammoncelés les uns sur les autres, servent, pour ainsi dire, d'enceinte

à

à la capitale. On trouve de ces pyramides de mal-propretés jusques dans l'intérieur de la ville. Elles dominent au-dessus des maisons, au point d'en boucher les jours. Le soleil qui frappe sur ces monts d'ordures en pompe la putréfaction. Les maisons mal-bâties ressemblent à nos étables à porcs. Elles ne sont point aërées : les rues sont étroites & en partie couvertes de paillassons.

Un jour que nous nous promenions à cheval, l'Ambassadeur de la Nouvelle-Angleterre, qui avoit pris un logement en ville, le Consul & moi, nous fûmes obligés de mettre pied à terre ; le peuple mal policé, ou plutôt sans police, couroit après nous & nous gênoit dans notre marche, quoique nous eussions des gardes pour nous escorter. Sans cette précaution, on seroit exposé à être mis en pièces. Elle n'empêcha cependant pas que je ne reçusse une pierre sur la tête. Mais je ne pus découvrir ni d'où, ni par qui

elle avoit été lancée. Voilà une description fidelle de la ville de Maroc.

Le caractère de ses habitans ne diffère que très-peu de celui des habitans des déserts. Ils sont un peu moins grossiers, & presque blancs. La vue des Européens, à laquelle ils sont plus accoutumés, les étonne moins, mais ils en usent avec eux de la manière la plus insultante. J'en ai vu plusieurs entrer chez le Consul & chez M. Duprat, s'asseoir sans en être priés, demander à boire & à manger, exiger même qu'on leur donnât ce qui pouvoit leur faire plaisir. Un portier, qui n'avoit eu d'autre peine que d'ouvrir trois fois au Consul la porte de la cour où étoit l'Empereur, vint effrontément lui demander une gratification. On lui donna quelque monnoie d'argent, dont il ne fut pas satisfait; & il continua à tendre la main, en disant *zit* (donne encore, cela ne suffit pas,) avec une arrogance aussi ridicule que sa demande.

Les ſecrétaires & les écrivains ſe conduiſent de même. Ils mettent à contribution tous ceux qui traitent avec eux. Les principaux officiers de la couronne ſont encore plus avides de préſens, & ſurtout de piaſtres fortes, qui valent 5 liv. 10 ſols. Leur maître a toujours ſoin de leur demander ce que leur a rapporté telle affaire ou telle miſſion. Il leur donne des emplois éminens, ou les envoie en ambaſſade ; & quand il préſume qu'ils ont amaſſé une certaine fortune, il les accuſe de malverſation, leur enlève tout ce qu'ils poſſédent & les laiſſe finir leurs jours dans les fers. Ses propres enfans ne ſont point exempts de ces actes de barbarie. Ce Moulem Adaram, dont j'ai déjà parlé, ne vit aujourd'hui errant dans le déſert & parmi les brigands qu'après avoir été victime de la cupidité de ſon père. Je ne ſais point ſi ce jeune Prince a jamais montré de bonnes qualités, mais il n'eſt connu dans le déſert que comme un Prince

barbare, qui ne fera qu'un tyran cruel, si jamais il monte sur le trône. Il est vrai qu'il paroît être destiné à son frère Moulem Azy (1), qui ne vaut pas mieux que lui.

Qu'il me soit permis d'observer combien il est extraordinaire, qu'un Prince aussi peu redoutable que l'Empereur de Maroc, exige des puissances de l'Europe de lui envoyer des Ambassadeurs, & qu'il en impose à ces mêmes puissances. Il n'y a pas un Souverain qui osât lui députer un de ses représentans sans le charger de présens considérables; & quel seroit l'Envoyé qui oseroit se présenter sans avoir les mains pleines? Lorsque M. de Chénier, chargé des affaires de la Cour de France, remit ses dépêches à l'Empereur, celui-ci, qui s'en trouva offensé, les fit envelopper dans un mouchoir sâle & suspendre au col du Consul, qui fut ainsi

(1) Ceci étoit écrit avant mon retour du Sénégal. On a pu observer depuis que le fils a déclaré la guerre à son père.

exposé en public aux railleries & aux insultes de la plus cruelle nation. Comment se peut-il que les Consuls réunis n'aient pas le courage ou le zèle de représenter à leurs Souverains respectifs que le Roi de Maroc, de Miquenez ou de Fez ne devenoit de jour en jour redoutable que par les forces que ces mêmes Souverains lui fournissoient. Il y a vingt ans que ce Prince étoit sans moyens. Il n'avoit ni fonte, ni matière pour se procurer des canons. Il n'avoit ni bois de construction, ni toiles, ni cordages, ni clous, ni chevilles, ni ouvriers. C'est la France, ce sont les autres puissances maritimes qui lui en fournissent, autrement l'Empereur de Maroc n'auroit rien. Ses superbes batteries de 24, de 36 & de 48, toutes pièces en bronze, lui ont été fournies par la Hollande, l'Espagne, l'Angleterre & la France. L'Angleterre surtout a renchéri sur les autres nations, en lui vendant les beaux canons qui avoient été pris sur les batteries flottantes.

que nous pourrions faire ? Leur poſition les rend très-dangereux ; mais ſi on ne leur laiſſe que leur poſition, il leur eſt impoſſible de la faire valoir. Que des perſonnes impartiales ſe tranſportent dans le pays, qu'elles parlent avec la même ſincérité que je le fais, & l'on finira par être convaincu que l'Empereur de Maroc eſt de tous les Princes du monde, le moins en état de nuire, ſi l'on ceſſe de lui fournir des ſecours.

Enfin, le moment où mes fers alloient être rompus arriva. Un jour le Prince, en ſortant de la moſquée, fit avertir le Conſul de ſe rendre avec ſes eſclaves dans la cour où il tient ſon *Méchoir* (eſpèce d'audience publique.) « Conſul, dit-il à M. Durocher, » j'eſpère que tu ne reſſembleras pas à ton » prédéceſſeur, dont la fierté m'a ſingulièrement déplu. Vois celui-ci (en lui montrant le Vice-Conſul) il eſt jeune, doux » & complaiſant. Il a toujours cherché à me » plaire. C'eſt à lui qu'il faut que tu reſſem-

„ bles ; je te l'ordonne. Tu écriras à ton „ maître que je ſuis ſatisfait de ſes ſervices. „ Adieu, tu peux te retirer avec les eſclaves „ que je te donne (1). Choiſis pour les „ faire embarquer celui de mes ports qui „ te conviendra le mieux. Adieu, je vais „ nommer les officiers de ma cour qui t'ac- „ compagneront juſqu'au lieu de la réſidence „ conſulaire. „

C'eſt ordinairement à cette audience que l'Empereur ſe fait rendre compte de toutes les affaires de police. Il paroît monté ſur un ſuperbe cheval, caparaçonné en drap écarlate & bleu ; des glands d'or flottent ſur ſa croupe : à côté du Souverain marche un écuyer, qui tient à la main une longue perche au bout de laquelle eſt un paraſol, pour garantir ſa Majeſté de l'ardeur du ſoleil.

---

(1) Nous étions au nombre de ſept ; ſavoir moi, le boulanger & cinq autres appartenants au navire les Deux-Amis, qui avoient fait naufrage quelque temps avant nous.

La garde ſuit à pied dans le plus grand ſilence. Tout annonce la crainte. Le regard du Souverain porte partout la conſternation. A ſon moindre commandement, il voit tomber, ſans émotion, la tête d'un ou de pluſieurs de ſes ſujets. Le condamné eſt déjà ſans vie que les dernières paroles de ſa ſentence ne ſont pas encore prononcées : cependant jamais un riche, qui veut acheter ſa grâce, ne meurt, quelque ſoit ſon crime.

Que penſera-t-on d'un Prince qui ſur l'idée qu'on lui avoit ſuggérée que j'étois ſans doute un Chrétien plus diſtingué que les autres, parce que j'étois plus proprement habillé, & que le Conſul me marquoit des égards, oublie tout ce qu'il a promis, & envoye à Mogador des ordres de m'arrêter & de me ramener à Maroc? Heureuſement les vents m'avoient déjà porté loin, quand le courrier vint ſignifier au Gouverneur la volonté de ſon maître.

Je puis donc dire que le malheur m'a

pourſuivi juſqu'au dernier moment. J'aurois ſuccombé comme mes camarades d'infortune, ſans une conſtance inébranlable, & une confiance ſans bornes dans la Providence divine. Il ne faut point que j'oublie de dire, qu'avant mon départ, Sidy Sellem s'étoit retiré fort ſatisfait de la générosité du Conſul.



Je n'ai point voulu interrompre ma narration: j'ai cru qu'il ſuffiroit de la faire ſuivre de mes obſervations différentes ſur la religion, les mœurs, les uſages, &c. d'un peuple qui n'eſt pas aſſez connu; & qui, par cette raiſon, peut devenir intéreſſant. Une fatale expérience m'a mis à même de le peindre. Le Lecteur peut être aſſuré que je ne ſerai pas moins vrai dans la deſcription que je vais faire, que je ne l'ai été juſqu'ici dans le récit de mes aventures particulières.

Les Arabes du déſert ſuivent la religion de Mahomet, mais ils l'ont entièrement

défigurée par les ſuperſtitions les plus groſſières. Ils vivent toujours errans & vagabonds au milieu des ſables arides de l'Afrique. Il y a quelques peuplades qui parcourent ſans ceſſe les bords de la mer, ſans jamais ſe fixer en aucun endroit. Elles ſont diſtribuées en Tribus plus ou moins conſidérables. Chaque Tribu eſt diviſée en hordes, & chaque horde campe dans les cantons les plus propres à fournir des pâturages pour la nourriture des beſtiaux; de manière que jamais une Tribu entière n'eſt réunie. Elles ſe trouvent preſque toutes entremêlées avec quelques bourgades de celles des Ouadelims, Labdeſſeba, La Rouſſye, Lathidierim, Chélus, Tucanois, Ouadélis, &c. Les deux premières ſont les plus formidables; elles portent leurs brigandages juſqu'aux portes de Maroc. Ce n'eſt point ſans raiſon que l'Empereur les craint. Elles ſont compoſées d'hommes grands, bien faits, forts & vigoureux. Ils ont en général les cheveux hériſſés,

la barbe longue, le regard furieux, de grandes oreilles pendantes, & les ongles aussi longs que des griffes. Ils s'en servent toujours dans les guerres qu'ils ont presque continuellement avec leurs voisins. Les Ouadelims surtout, plus fiers, plus arrogans, plus guerriers & plus portés au pillage, portent la terreur & l'épouvante partout où ils passent. Cependant ils manquent de courage, ainsi que tous les autres Arabes, dès qu'ils n'ont point une supériorité marquée.

Toutes ces peuplades logent par familles sous des tentes recouvertes d'un gros tissu de poils de chameaux. Ce sont les femmes qui le filent & le trament sur des métiers si petits qu'elles travaillent assises par terre. L'ameublement de ces demeures consiste en deux grands sacs de cuir, qui servent à renfermer quelques mauvaises guenilles, & quelques morceaux de vieilles ferrailles: en trois ou quatre peaux de bouc, (s'ils peuvent s'en procurer autant,) dans lesquelles

ils gardent leur lait & de l'eau : en plusieurss écuelles de bois, quelques bâts pour leurs chameaux, deux grosses pierres pour moudre l'orge, une autre moindre pour enfoncer les piquets des tentes, une natte d'osier qui sert de lit, un tapis grossier pour se couvrir, & une petite chaudière. Tels sont les meubles qui distinguent le riche d'avec le pauvre.

Leurs troupeaux, qui sont toute leur richesse, consistent en deux ou trois chevaux, plusieurs chameaux, quelques brebis & quelques chèvres. Les moins fortunés n'ont que des chèvres & des brebis.

Le premier de tous leurs devoirs, celui qu'ils observent le plus scrupuleusement, est la prière. Il y en a plusieurs : la première commence toujours avant le lever du soleil. Le Talbe, remarquable par sa longue barbe, une pièce d'étoffe de laine, moitié blanche & moitié cramoisie, qu'il laisse flotter autour de son corps, & sous laquelle paroît une figure desséchée par le jeûne, (qui n'est qu'une

ſuite de ſa pareſſe exceſſive) & une eſpèce de chapelet d'un volume énorme, élève une voix triſte & lamentable, qu'on croiroit être celle d'un homme pieux & contrit, mais qui n'eſt que celle d'un hypocrite. Ceint d'un poignard, il cherche l'endroit où ſon bras perfide pourra porter avec plus d'aſſurance le coup dont il veut percer le cœur de ſon voiſin, de ſon ami, & ſouvent de ſon frère. Par ces ſons il avertit la peuplade de venir ſe ranger ſous ſa bannière pour y entendre les louanges du Prophête. Tous accourent avec un ſaint reſpect; mais avant que le Prêtre commence la prière, ils quittent un petit jupon, qu'ils portent attaché à la ceinture, & s'en enveloppent, ainſi que de la draperie qui leur ſert de vêtement. Enſuite le Talbe ſe courbe vers la terre; il écarte avec ſes mains celle ſur laquelle ſes pieds ont poſé; il prend une poignée de celle qu'il n'a point ſouillée, & à défaut d'eau il s'en frotte le viſage, les mains & les bras

jusqu'aux coudes pour se purifier de toutes ses impuretés, & le peuple l'imite dans toutes ses actions.

Quand la prière est finie, ils restent quelque temps accroupis, tracent différentes figures sur le sable avec leurs doigts, & les tournent autour de leur tête, comme s'ils l'arrosoient d'une sainte onction. Ces sauvages, pendant leur office, montrent autant de piété extérieure & de respect que nous en avons dans nos églises. Je ne crois cependant pas qu'il soit possible de se jouer de la religion plus qu'ils ne le font dès que les prières sont finies. Les femmes, qui n'assistent qu'à celle du matin & à celle qui se fait à dix heures du soir, se placent à l'entrée de leurs tentes, & se tiennent tournées vers le côté du soleil levant.

Ensuite du premier exercice de la religion vient le soin de traire les troupeaux. On commence par les femelles des chameaux. Pour y parvenir, on leur donne force coups

de

de pieds jusqu'à ce qu'elles se lèvent. Dès qu'elles sont sur pied, on leur ôte un plastron, fait de tresses de cordes, qui leur couvre les mamelles. Leur petit accourt, les caresse & les prépare à faire couler le lait en plus grande abondance. Le maître & le gardien guêtent l'instant où les lèvres du nourrisson se couvrent d'une écume blanche. Aussitôt ils séparent l'enfant d'avec la mère: ils appuient chacun de leur côté la tête contre le ventre de l'animal, & lui pressent en même temps le pis, dont ils tirent jusqu'à cinq pintes de lait lorsque les pluies ont fécondé la terre. Le gardien, après avoir bu une gorgée de chacun de ces tirages, les verse dans un baquet destiné à cet effet, placé à côté de la maîtresse; car il n'a pour toute nourriture que le lait que fournit le dernier des chameaux qu'il trait. Tout le laitage étant ainsi rassemblé, la maîtresse met de côté sa part, qui n'est jamais la moindre, sert son mari & ses enfans, & renferme le

reſte dans une peau de bouc, qu'elle laiſſe expoſée au ſoleil avant que d'en faire du beurre. Trois ou quatre heures après, de jeunes filles ramènent des champs les brebis & les chèvres. La mère, qui eſt toujours préſente à ce dernier tirage, mêle ce lait avec celui des chameaux; & quand le ſoleil l'a ſuffiſamment échauffé, on ſouffle la peau de bouc, dans laquelle l'on braſſe le tout pour en ſéparer la partie crémeuſe & en faire du beurre. Ce qui reſte ſert à faire une boiſſon pour le reſte de la journée. Le beurre fait, on le renferme dans de petites peaux où il acquiert une odeur forte, qui le rend plus eſtimable au goût de ces barbares. Les femmes s'en ſervent auſſi pour graiſſer leurs cheveux; & ſans ce vernis, elles croiroient qu'il manque quelque choſe à leur toilette. On ne ſauroit croire juſqu'où elles portent l'excès de la coquetterie. Leurs cheveux ſont treſſés avec le plus grand art. Elles en laiſſent flotter quelques treſſes ſur leur poitrine, & y

attachent tout ce qu'elles peuvent trouver. J'en ai vu qui les ornoient de coquillages, de clefs de coffres & de cadenats, d'anneaux de parapluie, & de boutons de culottes, qu'elles avoient pris à des mariniers. Leur coiffure, ainſi préparée, elles la couvrent d'un torchon auſſi engraiſſé, qui leur enveloppe la tête, leur couvre la moitié du nez, & vient s'attacher ſous le menton. Pour donner de l'éclat à leurs yeux, elles en peignent le tour avec une groſſe aiguille de cuivre, qu'elles frottent ſur une pierre bleue. Vient enſuite l'ajuſtement de la draperie, tout l'art conſiſte à la pliſſer avec adreſſe, & à faire tenir les plis, quoiqu'elles n'emploient ni épingles, ni cordons, ni coutures. Pour que leur toilette ſoit complète, il faut qu'elles ſe rougiſſent les ongles des pieds & les mains. Une Maureſſe, qui veut être eſtimée la plus-belle, doit avoir les dents longues, & ſortant de la bouche; la chair, depuis l'épaule juſqu'au coude, pendante & flot-

tante ; les jambes, les cuiſſes & le corps prodigieuſement gros ; la marche peſante & gênée ; des bracelets ſemblables aux coliers des chiens Danois aux bras & aux jambes. En un mot, dès l'enfance on s'eſſaie à effacer les formes qu'elles doivent à la nature pour en ſubſtituer de ridicules & de déſagréables. Elles n'ont pour toute garderobe que l'habillement que je viens de citer. D'après l'incommodité à laquelle les femmes ſont aſſujetties, quand on ſonge qu'elles accouchent ſur cette même draperie, qu'elles y reçoivent les ordures de leurs enfans, & qu'elles s'en ſervent pour ſe moucher, on ne peut que ſe faire une idée bien rebutante de la propreté & de la mauvaiſe odeur des Maureſſes.

Croiroit-on que ces femmes hideuſes ſoient jalouſes & médiſantes ? c'eſt cependant une vérité. Celle qui a beſoin de quelque choſe va le demander chez ſa voiſine. Si le mari s'y trouve, elle ſe voile le viſage,

& se présente d'un air tremblant à l'entrée de la tente. Mais si la voisine est seule, on commence à dire du mal de toutes les voisines dont la toilette est plus accomplie ; la conversation s'engage, survient une troisième voisine qui ajoute son mot, de manière que la moitié de la journée se passe à médire ; & la plupart du temps on se sépare sans se rappeler qu'on avoit eu quelque chose à emprunter. La paresse & la gourmandise sont aussi leurs péchés mignons. Elles s'exposent à des affronts sans nombre pour se procurer un peu de viande de chameau ou de chèvre, quand elles savent qu'on en fait cuire dans une tente quelconque. Leur mets favori est le foie.

Les hommes ont à-peu-près les mêmes défauts. Ils passent la journée entière étendus sur leur natte à dormir, à fumer, ou à se faire ôter la vermine qui les ronge. Assez généralement les femmes sont chargées de ce soin, que d'ailleurs les hommes

ne répugnent point à ſe rendre réciproquement. Au reſte, il ne faut point s'étonner ſi cette vermine infecte toute la contrée. Ils ſe contentent de la jeter bas, ſans ſe donner la peine de la détruire. Malgré toutes mes précautions ; ma barbe en étoit toujours remplie, & je puis dire que ce n'eſt point un des moindres maux que j'aie eu à ſouffrir pendant ma captivité.

Les hommes ſe raſſemblent auſſi quelquefois dans la journée pour s'entretenir de leurs exploits guerriers. Chacun cite le nombre d'ennemis qu'il a vaincus. Preſque toujours un démenti ſuit une aſſertion ridiculement fauſſe : la querelle s'échauffe, & la converſation eſt terminée par quelques coups de poignard. Ils ne ſauroient jamais agiter la queſtion la plus indifférente, ſans avoir les yeux étincelans de colère. La fureur eſt peinte dans leur moindre geſte, & ce n'eſt qu'en criant & en hurlant qu'ils traitent de leurs affaires domeſtiques.

La perfidie & la trahiſon ſont encore deux vices innés des Arabes. Auſſi ne ſortent-ils jamais de leurs tentes ſans être armés Jamais ils ne traiteroient par écrit, trop sûrs que celui qui recevroit une obligation ſeroit poignardé par celui qui la lui auroit ſignée, d'autant qu'ils portent toujours ſuſpendue à leur col une petite bourſe de peau dans laquelle ils renferment ce qu'ils ont de plus précieux. Quoique dans leurs tentes généralement rien ne ferme à clef, j'en ai vu quelques-uns qui avoient de petits coffres; mais ces mêmes coffres, qui ne contiennent ſouvent pas la valeur d'un petit écu, ſont l'objet de la cupidité de toute une peuplade. Je ne puis excepter ni le frère, ni le père, ni le fils de celui qui en eſt le propriétaire. Le frère de mon maître fut de tous les Arabes le plus envieux du petit butin dont je l'avois enrichi. Il me propoſa même un jour, comme une choſe toute ſimple, de l'égorger pendant la nuit. Il m'offrit ſon

poignard, en me promettant, dès que j'aurois exécuté ce crime, de me conduire à Maroc. Quelque mécontent que je fusse de mon sort, cette proposition me révolta; j'en frémis d'horreur. Cependant, peu de jours après, elle fut encore renouvelée avec instances par un des oncles de Sidy Mahammet qui, de tous ses parens, paroissoit lui être le plus attaché. Plus d'une fois j'ai vu cet homme s'introduire furtivement pendant la nuit dans la tente de mon maître pour lui enlever quelque ferraille, ou un bout de sangle; & ce même homme étoit un des plus considérés de la bourgade. On le consultoit dans les diverses contestations, & son jugement avoit force de loi parmi les pauvres, car les riches n'en reconnoissent aucune.

On exerce de bonne heure les jeunes gens à se bien servir du poignard, à déchirer avec leurs ongles les entrailles de leur adversaire, à bien colorer le mensonge des

apparences de la vérité. Ceux qui joignent à ces talens l'art de lire & d'écrire deviennent les monſtres les plus dangereux, d'autant qu'ils acquièrent parmi les leurs une grande prééminence. On peut dire que dès leur enfance on les familiarīſe avec le crime, & qu'on les diſpoſe à le commettte avec le même plaiſir que s'ils faiſoient une bonne action.

Selon la coutume du pays, tout Arabe étranger, de quelque contrée ou de quelque Tribu qu'il ſoit, connu ou inconnu, doit être admis à l'hoſpitalité. S'il y a pluſieurs voyageurs, chaque habitant doit contribuer aux frais de leur réception. Tous, sans diſtinction, vont au-devant de lui, le félicitent ſur ſon arrivée, l'aident à décharger ſa monture, & portent ſes bagages derrière le buiſſon qui doit le garantir de la rigueur de la nuit; car c'eſt un uſage établi, que jamais un étranger ne doit être admis dans leur tente. Cette cérémonie faite, tous s'aſſeyent

autour du nouveau venu. On lui demande des nouvelles du pays d'où il arrive, si telle ou telle peuplade a évacué les lieux où elle campoit : s'il en a rencontré d'autres dans des cantons plus ou moins reculés ; si enfin il a trouvé beaucoup de pâturages dans les lieux qu'il a parcourus. Quand il a répondu à ces différentes questions, on lui demande à quelle Tribu il appartient. Jamais on ne s'informe de l'état de sa santé qu'après avoir épuisé toutes les autres questions.

Si l'étranger ne connoît personne dans la horde qu'il visite, c'est toujours le plus riche qui doit lui fournir l'hospitalité. S'ils sont plusieurs, la dépense, ainsi que je l'ai déjà dit, se fait en commun. On leur donne à chacun une grande écuellée de lait, & de la farine d'orge détrempée dans du lait bouilli, ou dans de l'eau quand on peut en avoir Si le visitant sait lire, on lui décerne l'honneur de faire la prière. Dans ce cas, le Talbe de la bourgade se place à côté de

lui, comme maître des cérémonies. Toute la réception ſe borne là, ſi c'eſt un étranger peu connu; mais s'il a des amis dans la horde, ſi ſa richeſſe eſt connue, on s'empreſſe de tuer un bellier ou un mouton bien gras pour le régaler. La femme prépare le feſtin; avant que de faire cuire la viande, elle en ſépare la graiſſe qu'elle ſert crue. Dès que la viande eſt cuite, elle commence par mettre de côté la part de ſon mari, puis celle qu'elle deſtine à ceux de ſes voiſins avec qui elle vit en bonne intelligence. Manquer à ce devoir, feroit une faute irréparable. Enfin elle range avec ſoin ſur un paillaſſon la part du voyageur. L'Arabe qui traite ſe fait ſuivre d'un eſclave Chrétien ou Nègre, qui porte ſur ſa tête le repas du convive, qu'on ne lui ſert cependant jamais qu'à dix heures du ſoir, quand même il ſeroit arrivé de grand matin. L'uſage eſt de ne rien offrir que dans la nuit, & toujours à la clarté de la lune ou d'un grand feu,

car on en allume presque en toutes les saisons. Le voyageur ne manque point de presser instamment celui qui accompagne le plat de lui faire l'honneur de manger avec lui, mais celui-ci s'en défend autant qu'il est possible, & son refus est fondé sur le respect qu'il porte à son hôte.

Dès le lendemain matin les voyageurs continuent leur route sans prendre congé de qui que ce soit. Cette manière d'en user entr'eux seroit assurément très-louable, mais à combien de stratagêmes n'ont-ils pas recours pour s'en défendre ? Quand il paroît un voyageur inconnu, ils placent à quelque distance de leur tente une selle de chameau, une natte, un fusil & un petit ballot, ce qui annonce les équipages de quelque voyageur qui a mis pied à terre ; mais souvent ces précautions n'empêchent pas que l'étranger ne s'établisse à côté de ces mêmes bagages. Le chef vient déclarer qu'ils appartiennent à quelqu'Arabe d'une bourgade voisine ;

comme c'eſt un moyen qui leur eſt également familier, le viſiteur ne ſe rebute pas, il reſte; mais on ſe venge de ſon importunité en ne lui donnant qu'une bien petite ration. Alors il guête de tous côtés, & s'il voit du feu, il y court dans l'eſpérance de trouver de la viande ou de la bouillie; il a grand ſoin de ſe tenir d'abord caché derrière la tente pour écouter ce qui s'y paſſe & ſi l'on y mange; car on a ſoin, pour prévenir de telles viſites, de retirer promptement les trois pierres qui ſoutiennent la marmitte; & dans ce cas, il eſt sûr du ſuccès de ſa démarche, puiſque jamais on ne voit paſſer quelqu'un ſans l'inviter à entrer & à prendre part à la fête. Il arrive ſouvent, tandis que la gourmandiſe le fait courir, qu'on lui vole les effets qu'il a dépoſés derrière le buiſſon, mais ce n'eſt qu'un prêté pour un rendu; car à la première occaſion il en fait tout autant.

Il eſt difficile de ſe faire une idée de

l'orgueil & de l'ignorance de ces peuples. Non-ſeulement ils s'eſtiment le premier peuple du monde, ils ont encore la ſotte préſomption de croire que le ſoleil ne ſe lève que pour eux. Pluſieurs d'entr'eux m'ont ſouvent dit : « Contemple cet aſtre qui eſt
» inconnu dans ton pays. Pendant la nuit,
» vous n'êtes point éclairés comme nous
» par cette lumière qui règle nos jours &
» nos jeûnes. Ses enfans qui peuplent la
» voûte céleſte (1) nous indiquent les heu-
» res de nos prières. Vous n'avez ni arbres,
» ni chameaux, ni moutons, ni ſable, ni
» chèvres, ni chiens. Vos femmes ſont-elles
» faites comme les nôtres? Combien es-tu
» reſté de temps dans le ſein de ta mère?
» me demandoit un d'eux. Autant, lui ré-
» pondis-je, que toi dans celui de la tienne.
» En effet, reprit un ſecond, en me comp-
» tant les doigts des pieds & des mains, il

(1) Ils appellent les étoiles les enfans de la lune.

„ eſt fait comme nous, il ne diffère que
„ par la couleur & le langage : il m'étonne.
„ Semez-vous de l'orge dans vos maiſons (1)?
„ Non, lui dis-je, nous enſemençons nos
„ térres à-peu-près dans la même ſaiſon que
„ vous préparez les vôtres. Comment, s'é-
„ crièrent pluſieurs d'entr'eux, vous habitez
„ donc la terre ? Nous avions cru que vous
„ naiſſiez & viviez ſur la mer. „ Telles
étoient les différentes queſtions auxquelles
j'avois à répondre quand je me trouvois
honoré de leur converſation.

La guerre chez eux n'eſt qu'un brigandage, ils ne ſe la font jamais que pour ſe livrer à l'oiſiveté après avoir pillé les troupeaux, & ravagé les champs avant qu'ils ſoient moiſſonnés. Un jour que les plaines étoient couvertes des beſtiaux de toute la bourgade, un des gardiens accourt tout eſſouflé pour annoncer que des eſcouades

---

(2) Nom qu'ils donnent à nos navires.

des Ouadélis paroissoient sur la cime des côteaux, & sembloient venir avec le dessein d'enlever les troupeaux. Aussitôt la timballe se fait entendre (1), tous courent aux armes & avancent vers l'ennemi. Ceux qui sont montés sur des chevaux se perdent dans un tourbillon de poussière. Le chameau, dont le pas est très-alongé, n'est guères moins agile. Pressé par les hurlemens de son cavalier, il s'élance dans la foule, & sa morsure fait autant & plus de carnage que la mousquetterie. Jamais ils ne forment leur attaque en ordre de bataille. Autant d'hommes autant de combats particuliers. Celui qui terrasse son adversaire, qui lui enlève ses armes ou sa monture, se retire précipitamment avec le fruit de sa conquête. D'autres, s'ils se

(1) Cette grosse timbale est déposée chez un des habitans le plus considéré. On s'en sert diversement, soit pour appeler aux armes, soit pour annoncer qu'un Arabe est égaré dans le désert, ou que des chameaux sont perdus.

croient les plus forts, se saisissent, se portent plusieurs coups de poignard, ou se déchirent les entrailles avec leurs cruelles ongles. Tel qui possédoit des richesses considérables en bestiaux, se voit réduit en un jour à la plus affreuse misère, & dépouillé par celui qui la veille n'avoit aucune propriété. Les Tribus les plus foibles étant les plus exposées, elles ont soin de vivre à l'écart, & surtout loin des Ouadelims & des Labdesseba. J'ai vu ceux-ci, quelque temps avant que de quitter leur pays, commencer leurs brigandages du côté d'Arguem, qu'ils appellent Agadir, & les porter jusqu'aux portes de Maroc.

En général ils ne récoltent que de l'orge & par fois du froment quand il y a beaucoup de pluie. Mais après trois années de sécheresse, leurs champs ne produisant rien, ils avoient pris le parti d'aller porter les horreurs de la guerre dans des contrées plus fortunées, où ils ravirent à leurs frères les

fruits de leur travail & de leur induſtrie. C'eſt ainſi que des récoltes abondantes paſſent dans les mains d'hommes féroces qui aiment mieux expoſer leur vie aux périls d'un combat que de travailler pour fournir à leur ſubſiſtance.

Dès que la bataille eſt finie, chaque parti creuſe des tombes; les Talbes, avertis de ſe rendre ſur le terrain teint du ſang de leurs frères, accourent pour remplir les fonctions de leur miniſtère. Elles conſiſtent à articuler quelques ſons plaintifs ſur quelques poignées de ſable ramaſſé dans une coquille, à en répandre ſur les malheureux qu'ils préparent à la mort, à leur appuyer le pouce ſur le front comme s'ils y appliquoient quelque huile ſainte, enfin à leur jeter ſur le corps une écharpe & un chapelet. Quand ils ont rendu l'ame, on les étend dans la foſſe, toujours ſur le côté gauche, & la face tournée vers le ſoleil levant, comme pour contempler le tombeau de leur prophête; enſuite on en-

toure la tombe de groſſes pierres entaſſées les unes ſur les autres, qui ſervent de monument à ces ſoldats pillards. On diſtingue l'âge des guerriers par le terrain que leur cercueil occupe. Les femmes éplorées viennent ſe rouler autour de ces mauſolées. Leurs geſtes, leurs grimaces & leurs ſanglots cadencés forment un ſpectacle des plus ridicules. Un voyageur ne paſſeroit jamais devant ces tombes ſans y dépoſer ſon bâton; & après une courte prière, il élève autour du tombeau des pyramides de pierres qui marquent les vœux qu'il fait pour le repos de ſon ame.

Après les cérémonies des funérailles, des cris de déſolation ſe font entendre dans toute la bourgade. Chacun mêle ſes larmes à celles des parens affligés. La tente du défunt eſt miſe dans un autre lieu. Tous ſes effets ſont expoſés à l'air, & le belier le plus gras expire ſous le couteau pour conſoler ſes parens & ſes amis qui lui en offrent le ſacri-

fice. Le repas fini, ils oublient toute inimitié. Le lendemain d'une bataille, je les ai vus se rendre des visites. Tel va voir celui qu'il a blessé dangereusement la veille, & s'entretient avec lui de l'adresse avec laquelle il a saisi le moment favorable pour lui porter le coup. Ce que j'ai trouvé de fort extraordinaire, c'est que pour guérir les plaies les plus profondes ils n'emploient jamais que de la terre : en quelqu'endroit qu'ils la prennent, elle opère également. Pour se guérir de leurs douleurs, ils ont recours à un autre expédient, qui ne leur réussit pas toujours aussi bien, c'est de s'appliquer des fers rouges sur la partie souffrante. Au reste, ces peuples ont peu de maladies. J'ai vu beaucoup de vieillards de l'un & de l'autre sexe qui n'étoient sujets à aucune infirmité. Les maux d'yeux & les coliques sont les plus ordinaires. Les enfans surtout y sont assez sujets, quoique forts & bien constitués d'ailleurs. Mais le matin il est difficile de leur séparer

les paupières. Quant à la colique, j'ai cru devoir l'attribuer au verd-de-gris qui se distile dans presque tout ce qu'ils mangent & ce qu'ils boivent. S'il ne cause pas de désastres plus rapides, c'est sans doute parce qu'ils prenent beaucoup de lait. La chaudière dont ils se servent est de cuivre non étamé. Jamais ils ne la lavent à cause de la rareté de l'eau, de manière qu'elle reste toujours enduite d'une couche de verd-de-gris, qu'ils laissent subsister quand même ils la frottent avec du sable. Je voulois, dans le temps que j'étois chargé de ce soin, frotter jusqu'à ce que je l'enlevasse, mais ils me le défendirent absolument, en me disant que j'userois leur marmite. Il est donc impossible que le manger qui séjourne dans de tels vases, ne devienne pas préjudiciable à la santé.

Il arrive quelquefois que les champs de ces barbares se couvrent de récoltes abondantes ; mais au lieu d'attendre que le grain parvienne à sa maturité, ils le moissonnent

& le font fécher fur des cendres chaudes ; fans penfer qu'ils fe privent par ce moyen d'une abondance qui leur eft néceffaire pour l'entretien de leur famille, & de la paille dont ils nourriroient leurs beftiaux qui, le plus fouvent, font réduits à brouter des branches defféchées, & que fouvent ils font expofés eux-mêmes à manger jufqu'aux felles & aux fangles de leurs chameaux. Je n'ai pu voir fans me défoler combien ces barbares prennent peu de foin pour préparer la terre ; ils laiffent les femences entre des monceaux de pierres & des buiffons, dont les racines altérées pompent toute la fraîcheur du fol fur lequel les eaux dépofent un limon bien propre à faire pouffer les premières végétations. Celui qui eft chargé de labourer fe rend fur les lieux que la pluie a le plus humectés. Il jette indifférem-ment çà & là des femences fur lefquelles il promène une charrue attelée d'un feul cha-meau, qui ne fait par conféquent qu'un fillon

peu profond. Si l'eau du Ciel vient à seconder ce travail, chacun fuit dans l'intérieur des rochers avec la portion qui lui revient.

En passant dans quelques cantons plus fertiles, j'ai trouvé sous mes pas des gerbes dont les épis pleins invitoient l'homme le plus opulent à les ramasser. D'autres entassées les unes sur les autres restoient abandonnées aux injures du temps, parce que le propriétaire se trouvoit pourvu jusqu'à la saison où les vapeurs abondantes du Ciel tombent sur les montagnes, & forment des torrens qui, de ces montagnes, viennent innonder les vallons. « Est-il possible, me » disois-je, qu'il se trouve des hommes » en état de faire si peu de cas des faveurs » de la Providence? Que je me serois estimé » heureux d'avoir une semblable nourriture » à ma disposition! » Je pris quelques poignées de cette orge, j'en séparai l'enveloppe en la roulant dans mes mains, & j'en mangeai avec un plaisir indicible. Je me crus

transporté dans ces temps où la manne tomboit du Ciel pour le soulagement des peuples dans le désert.

Je n'ai reconnu aucune espèce d'intelligence aux Arabes avec lesquels j'ai vécu, ils sont absolument dénués de toute industrie, & ne montrent aucune envie de s'instruire. Ils n'avoient parmi eux que deux ouvriers, qu'ils regardoient avec une sorte de vénération, dans l'étonnement sans doute où ils étoient de leur voir imiter en quelque sorte les ouvrages des nations étrangères, car ils sont incapables de rien créer. C'étoit donc un charron & un forgeron qui réunissoient toute la science du pays. Le savoir du premier consistoit à faire des écuelles de bois, des mortiers & des charrues; mais il étoit bien loin de donner à cet instrument d'agriculture la forme qui auroit pu le rendre plus aisé à être manié par le laboureur. L'autre frappoit à force de bras sur un fer dont il ne connoissoit ni les bonnes ni les

mauvaises qualités. Souvent après l'avoir mis plusieurs fois au feu, & lui avoir ôté toute sa propriété, il étoit obligé de l'abandonner sans pouvoir en faire usage; & s'il réussissoit enfin, ce n'étoit jamais qu'à donner une forme grossière à l'objet qu'il vouloit imiter. Ce même ouvrier travailloit avec la même sécurité les métaux les plus précieux. Mon maître lui apporta un jour la chaîne d'or que je lui avois donnée, avec ordre d'en faire des anneaux pour sa fille. Le forgeron ignorant, après l'avoir bien examinée, prétendit qu'elle n'étoit point d'or. Il la compara à une de similor qu'il avoit eu d'un de nos naufragés, & qu'il soutenoit être d'or pur. Pour appuyer son assertion, il faisoit observer que la mienne étoit de différentes couleurs, tandis que l'autre étoit plus matte & d'une couleur plus jaune. Enfin, après bien des observations & des dissertations, aussi ridicules que mal fondées, il se décida à creuser un gros charbon dans

lequel il l'enferma ; & après avoir beaucoup soufflé, il parvint à la fondre & à en faire des anneaux aussi grands que les cercles d'une tabatière. Son talent fut généralement admiré, & pour récompense il obtint une écuellée de lait battu.

Combien de peines ne me suis-je point donné pour leur enseigner à moudre leur orge avec plus de facilité & à le vanner ! Que n'ai-je point fait aussi pour leur apprendre à charger leurs chameaux avec plus d'équilibre, de manière à ne pas les blesser, & à ne pas laisser leurs instrumens sans cesse exposés à se briser en tombant ! Je voulois aussi les engager à mieux préparer la terre, à faire leur récolte avec plus de précaution ; enfin, je voulois les policer ; mais, soins superflus, ils étoient tous plus entêtés que leurs chameaux, & ce n'est pas peu dire ; car que n'ai-je point eu à souffrir de ces animaux pendant treize mois que je les ai gardés ! Quelques preuves qu'ils aient de

leur peu de capacité dans tout ce qu'ils entreprennent, il n'eſt pas poſſible de les faire revenir de leurs préventions, & de les corriger de leurs habitudes. J'ai vu dans les mains du forgeron une batterie de fuſil après laquelle il travailla quinze jours entiers, & quand il eut fini ſon ouvrage, je le prévins qu'elle étoit ſi mal ajuſtée dans l'enchaſſure, que celui pour qui l'arme étoit deſtinée, ne pourroit s'en ſervir ſans courir de gros riſques. Tous ceux qui étoient témoins voulurent me forcer d'en faire moi-même l'eſſai, je m'en défendis; l'ouvrier, par excès d'amour propre, voulut tirer lui-même, il eut la mâchoire & une partie de la main emportées. Je puis certifier, d'après ce que j'ai vu, que la mal-adreſſe de cet armurier leur occaſionne autant de bleſſures qu'ils en reçoivent dans une guerre.

Pluſieurs fois ils nous ont queſtionnés pour ſavoir s'il n'y avoit point d'armurier parmi nous. Ils m'avoient ſoupçonné l'être

d'après les obſervations que j'avois faites. Leurs armes ſont dans le plus mauvais état poſſible. Ce ne ſont pour la plupart que des fuſils de traite, que les Arabes de la Tribu de Trargea leur échangent contre des chameaux. Quelques peuplades les ont eu à bord des bâtimens qui ſe ſont perdus ſur la côte ; enfin, ils en tirent auſſi de Maroc. Ces derniers ſont les plus ſolides ; mais ſi difficiles à manier, qu'ils préfèrent ceux d'Europe, & ſurtout les fuſils à deux coups. Il n'y a pas un Arabe qui ne donnât volontiers un eſclave Chrétien pour une de ces armes. Quand ils ont beſoin de les réparer, ils ſe ſervent du fer qu'ils peuvent arracher des bâtimens. J'étois d'abord étonné de voir avec quel empreſſement ils défonçoient les bariques à eau-de-vie pour en détacher les cercles, je ne ſoupçonnois point qu'ils deſtinaſſent à un ſemblable uſage un fer auſſi mauvais. Si ce métal & les fuſils ſont pour eux des objets ſi précieux, on doit bien

penſer que les pierres, les balles, le plomb & la poudre ſurtout ne le ſont guères moins. Ils ſavent aſſez bien diſtinguer la bonne poudre d'avec celle qui ne l'eſt pas. On en fabrique beaucoup dans la petite ville de Goüadnum; mais elle eſt ſi groſſe & ſi mauvaiſe, qu'elle ne produit qu'un effet très-lent, & ſouvent même point du tout. Elle craſſe le fuſil & ſalit l'arme; qu'à défaut d'huile, ils ſont obligés de frotter avec du beurre.

A l'exception des crimes, qu'ils cherchent à commettre pendant la nuit, jamais ces peuples ne font un myſtère de leurs actions. L'un d'entr'eux veut-il entreprendre un voyage de long cours, il en inſtruit toute la bourgade, qui s'aſſemble pour donner des conſeils au voyageur. Chacun dit ſon mot, même des enfans de quatorze ans, qui parlent avec autant de confiance que pourroit le faire un vieillard qui propoſeroit une affaire importante. Ces conférences, qui

n'ont d'autre but que d'approuver ou de condamner le projet d'un des leurs, eſt quelquefois prolongée pendant un mois entier. Il en eſt de même chaque fois qu'il eſt queſtion de changer de campement, ou de conduire les chameaux ſur le bord de la mer. Ce dernier article eſt toujours le plus long à décider, attendu l'éloignement & la privation de lait qu'il faut ſouffrir juſqu'au retour des animaux. Il eſt vrai qu'en pareil cas, ceux qui n'envoient point leurs chameaux à la côte, en fourniſſent à ceux qui en ont beſoin, le tout à charge de revanche, comme ils le diſent eux-mêmes. Jamais leur joie ne ſe manifeſte comme au retour des troupeaux. Ils reviennent chargés d'outres remplies d'eau; elle y contracte un goût & une odeur infiniment déſagréables; cependant elle eſt ſi rare, qu'on la boit avec ſenſualité.

Tout le monde croit en Europe qu'un chien deviendroit enragé ſi on ne lui don-

noît point à boire : dans les déserts de l'Arabie, où le climat est brûlant, ils ne boivent point du tout ; & en général ils ne vivent que d'excrémens. Les chameaux restent quelquefois quatre mois entiers sans voir une goutte d'eau. Les chèvres & les brebis boivent encore moins. Enfin, si les Arabes n'avoient point de chevaux, ils n'iroient peut-être jamais chercher deau. Ils attendroient qu'il en tombât du Ciel. Ces pluies qui, ordinairement surviennent au mois d'Octobre, répandent une joie universelle ; on fait des réjouissances à cette époque. Vous ne pouvez vous faire une idée du contentement général, vous qui n'avez jamais connu cette privation !

Un mari ne peut répudier sa femme sans en avoir obtenu la permission des plus anciens de la bourgade, qui ne la refusent jamais. Les femmes y sont toujours traitées avec le plus souverain mépris. Elles ne prennent jamais le nom de leur mari, elles conservent

celui qu'on leur donne à leur naiſſance. Les enfans ne portent pas même le nom de leur père. Dans preſque toutes les peuplades que j'ai connues il n'y a que quatre à cinq noms différens ; ils ſe diſtinguent par celui de leur Tribu & par un ſurnom quelconque. Lorſqu'un Arabe part pour un voyage de long cours ; ſon épouſe, après avoir reçu ſes adieux, le ſuit à une vingtaine de pas de diſtance de ſa demeure, elle jette après lui la pierre qui ſert à enfoncer les piquets de ſa tente, & lorſqu'elle s'arrête, elle l'enterre dans le ſable juſqu'à ſon retour. C'eſt ainſi qu'elle lui témoigne les ſouhaits qu'elle fait pour ſon heureux voyage.

Quoique ces femmes ſoient très-indécentes dans leurs propos & dans leurs geſtes, elles n'en ſont pas moins fidelles à leurs maris. Je n'ai jamais pu concilier la tendreſſe qu'elles portent à leurs enfans & la barbarie avec laquelle elles les corrigent, ſurtout leurs filles, qui ſont aſſez indifférentes

à

à leur père & à leur mère. Cependant c'eſt ſur elles qu'ils font briller leur opulence; ils leur ornent les oreilles, les bras & les jambes d'anneaux d'or & d'argent. Ils mettent tant d'alliage dans leur argent que ce n'eſt preſque que du cuivre blanchi. Les moins fortunés ne font uſage que de ce dernier métal.

Rien n'eſt comparable à la joie des parens lorſqu'il nait un garçon. On penſe bien que la mère n'a ni accoucheur ni ſage-femme pour l'aider; le plus ſouvent elle eſt ſeule au moment de l'accouchement; elle eſt étendue ſur le ſable, y dépoſe ſon enfant, prend une goutte de lait pour ſe fortifier, & reſte couchée ſur la terre dans une mauvaiſe tente qui ne la garantit point des injures du temps.

Toute femme qui accouche d'un fils, pour manifeſter ſa joie, ſe noircit le viſage pendant l'eſpace de quarante jours. A la naiſſance d'une fille, elle ne ſe barbouille que

la moitié du visage, & pendant vingt jours seulement. Si ces pauvres enfans pouvoient voir la figure hideuse de leur mère, ils n'oseroient jamais s'approcher de leur sein. J'ai peu vu dans ma vie de spectacle aussi rebutant.

Je n'ai jamais pu m'empêcher de frémir en voyant la dureté avec laquelle ces femmes maltraitent leurs enfans encore à la mamelle. Ce n'est qu'à grands coups de poing sur le dos qu'elles les endorment; & pour les empêcher de pleurer, elles les pincent impitoyablement & leur tordent la peau avec les doigts. J'ai vu de ces mères inhumaines partir le jour même de leur délivrance pour aller camper à quinze ou à vingt lieues. On les place sans distinction dans une espèce de berceau, qui est perché sur le sommet de la charge d'un chameau. Comme elles dominent dans cette position, elles cherchent à se parer & à s'effacer l'une & l'autre. Pour cet effet, elles décorent le corps du chameau de plusieurs bandes

d'étoffe de couleur écarlate & de quelques chiffons blancs. Les quatre bâtons qui forment le quarré du berceau sont ornés de feuilles de cuivre doré ou d'argent.

Ce sont ordinairement les femmes qui lèvent les piquets des tentes lorsque leurs maris ont résolu de changer de camp. Ce sont elles qui chargent les chameaux, sous l'inspection de leurs maîtres. Quand l'époux monte à cheval, c'est sa femme qui lui présente l'étrier, & qu'ensuite elle tombe & se blesse, peu lui importe, pourvu qu'à son arrivée il la trouve prête à lui servir une jatte de lait battu.

J'ai été révolté de voir un de ces Arabes qui, n'étant point assez riche pour avoir un cheval, étoit monté sur des ballots, laisser à des femmes éperdues le soin de relever la charge qui s'étoit renversée, tandis qu'il se reposoit nonchalamment derrière un buisson. Rien de plus arrogant qu'un Arabe avec sa femme, rien de plus humble qu'une de ces femmes en présence de son mari. Elles ne

ſont pas même admiſes aux repas de leurs époux. Dès qu'elles les ont ſervi, elles ſe retirent juſqu'à ce que leurs tyrans les appellent pour leur donner leurs reſtes.

Un Arabe ne peut ſans incivilité entrer dans la tente d'un de ſes voiſins pour quelque raiſon que ce ſoit; il l'appelle en dehors, & la femme qui l'entend ſe voile auſſitôt, de même que quand elle paſſe devant quelqu'un. Un mari manqueroit ſi, en entrant dans ſa tente, il s'étendoit ſur la natte qui ſert à ſa femme; il ne peut jouir de cette faveur que lorſqu'elle eſt couchée. Au reſte, ils ſont aſſez complaiſans envers elles pendant leurs groſſeſſes. Il y a peu de ménages dans leſquels il n'y ait cinq à ſix enfans, & la pluralité des femmes étant permiſe, on peut bien imaginer combien les peuplades doivent être conſidérables. Il n'exiſte cependant aucune jalouſie entre ces rivales. Quelquefois elles vivent enſemble ſous la même tente, & ſont témoins des embraſſemens de leurs époux.

Le logement qui eſt deſtiné à recevoir deux époux nouveaux eſt orné d'un petit pavillon blanc. Le prétendu a le front ceint d'un bandeau de même couleur. Soit qu'il ſe marie en premières ou en cinquièmes noces il eſt toujours décoré du ſymbole de la virginité, quel que ſoit ſon âge. Le jour de la cérémonie l'époux fait tuer un chameau pour régaler ſes convives. Les femmes & les filles, ſans diſtinction aucune, s'aſſemblent autour du timbalier. Celui-ci, aſſis par terre, frappe d'une main ſur l'inſtrument, & formant une eſpèce de porte-voix de l'autre, il joint des hurlemens horribles au bruit de la timbale & d'une chaîne de fer qu'il fait mouvoir avec ſon bras; une ſeule perſonne danſe au ſon de ces inſtrumens. Sans bouger de place, ſes bras, ſa tête & ſes yeux ſuivent la muſique. Son corps eſt dans un mouvement inconcevable. Ses mains flottantes en avant de ſon corps forment divers geſtes, tous plus indécens les uns que les autres. Tous les ſpectateurs

battent la mesure dans la main. Le col en avant & la mâchoire tournée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ils font mille grimaces auxquelles la danseuse répond avec une précision étonnante. Elle finit en se penchant mollement sur le musicien, les sons de l'instrument se ralentissent, les yeux de l'actrice se ferment à demi, elle se presse le sein, tout en elle exprime une passion violente. . . . Mais il n'est pas possible de peindre ce moment, ni l'air d'indifférence avec laquelle la femme, qui vient de jouer une pareille scène, se joint à ses compagnes. Les jeunes gens forment un rond, un seul se tient au milieu sur une jambe, avec l'autre il cherche à se garantir des coups qu'on veut lui porter, & le premier qu'il frappe prend sa place. Ce jeu d'adresse est le seul qu'ils connoissent.

Le lendemain de la noce on sépare la nouvelle mariée d'avec son époux, ses amies qui se sont procuré de l'eau, la lavent depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Elles la

peignent, lui treſſent les cheveux, lui rougiſſent les ongles & la parent d'une draperie neuve. Si elle n'eſt pas aſſez riche pour l'acheter, on lui en prête une jusqu'à ce que la fête ſoit finie.

J'avois toujours regardé comme une fable ce que l'on m'avoit dit de la gorge des Maureſſes : mais je ſuis revenu de mon erreur. J'ai vu, pour ne pas citer d'autres exemples; j'ai vu, dis-je, une de ces femmes impatientée par un de ſes enfans, lui lancer un de ſes ſeins avec tant de force qu'elle l'étendit par terre.

A peine un enfant mâle peut-il marcher, que ſa mère le traite avec le même reſpect que ſon mari, c'eſt-à-dire, qu'elle lui prépare à manger & qu'elle ne mange qu'après ſon fils. Le Talbe qui leur enſeigne à lire & à écrire ne les inſtruit qu'à voix haute, & les enfans étudient de même, quoique chacun ait ſouvent une leçon différente à apprendre, ce qui fait un vacarme épouvantable. Les exem-

ples qu'on leur donne ſont écrits ſur des petites planches de bois poli. La leçon appriſe on l'efface & on en écrit une autre, c'eſt un petit morceau de bois qui ſert de plume. Leurs chiffres reſſemblent aſſez aux nôtres.

D'après ce que je viens de dire de ces barbares, combien n'ai-je pas dû déſirer de me voir rendu à ma patrie! On ſe plaint quand on quitte ſes habitudes; on pleure quand on s'éloigne de ſes amis; on eſt tourmenté par l'oubli d'un mouchoir, & par une barbe de deux jours : & moi j'ai été eſclave, nud, rongé de vermine, déchiré dans toutes les parties de mon corps, couché ſur le ſable ou brûlant ou humide pendant quatorze mois. O Providence divine! c'eſt toi qui m'as ſoutenu en m'éprouvant; je t'ai fait le ſacrifice de mes peines, j'attends de toi ma récompenſe!

FIN.

૩૫

૬૫૪



